



*Première(s) page(s) manquante(s)  
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

**Québec** 



# Feuilleton du "Samedi"

## L'ÉPINGLE ROSE

- PAR -

### FORTUNE DU BOISGOBEY

PREMIERE PARTIE

No 2

#### Le Masque de Velours

(suite)

III

Le soir de ce jour de carnaval, pendant que le général pleurait son fils, pendant que René se jurait à lui-même, comme il l'avait juré à son oncle, de venger la mort de son malheureux cousin, la baronne de Casanova recevait nombreuse et joyeuse compagnie dans l'hôtel qu'elle occupait au coin de la rue Monsieur et de la rue de Babylone.

Elle se produisit tout d'abord dans les jardins publics que fréquentait alors la jeunesse élégante, à Tivolo, à Beaujon, au Ranelagh, et, comme elle était toujours accompagné par une jeune femme d'une beauté éblouissante, elle recruta promptement un brillant cortège d'adorateurs.

Les hommages de ces galants cavaliers s'adressaient surtout à la charmante nièce de la baronne, à Stella Négroni, qui ne quittait jamais sa tante, et qui, elle aussi, se prétendait veuve, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-cinq ans.

On sut bientôt que les deux étrangères aimaient le plaisir, qu'elles recherchaient la société et que le salon était ouvert à quiconque possédait une certaine situation de fortune et des façons convenables.

Ces dames avaient le ton de la bonne compagnie et paraissaient jouir d'une large aisance, car elles louaient fort cher un bel hôtel entre cour et jardin et menaient une vie assez dispendieuse, quoiqu'elles n'eussent pas d'équipage.

D'où tiraient-elles leurs revenus. Les médisants assuraient que ces revenus se fondaient uniquement sur le produit de la bouillotte et du creps.

Mais, comme ils ne citaient pas de noms, et comme, d'autre part, la baronne de Casanova ne prélevait à son profit aucune taxe sur les jeux qu'on pratiquait chez elle, bien des gens soutenaient que ces suppositions malveillantes étaient de pures calomnies.

Ce qu'il y avait de certain, c'était que la maison des Italiennes abritait, chaque soir, une foule de cavaliers aimables qui se rencontraient là comme sur un terrain neutre.

Les officiers de la nouvelle armée y coudoyaient les grognards de la vieille garde. On y voyait des agents de change, des auditeurs du Conseil d'Etat, et même des députés.

Les royalistes y étaient moins nombreux que les libéraux, mais n'y étaient pas moins bien accueillis, et ces dames, surtout la baronne, avaient pour eux des prévenances toutes spéciales.

Par contre, elles ne recherchaient pas leurs compatriotes. Aucun Italien ne se montrait chez elles.

D'ailleurs on n'y parlait jamais ou presque jamais politique, et il était rare que la conversation y devint générale.

Usant de la liberté complète que Mme de Casanova laissait à ces hôtes, chacun se gouvernait à sa fantaisie, les uns se relayant aux tables de jeu, les autres faisant leur cour à Stella ou se groupant pour causer.

Il y en avait même qui allaient se promener dans le jardin, lorsque le temps le permettait.

Personne ne s'occupait d'eux, la signora Négroni étant toujours fort entourée et la baronne ne s'éloignant guère de la bouillotte qu'elle aimait avec passion et qu'elle jouait très heureusement.

Les habitués arrivaient assez tard; quelques-uns même, en sortant du théâtre. Aussi, vers minuit, la réunion était-elle fort animée.

Ce fut l'heure que choisit des Loquetières pour s'y rendre, car il s'était décidé, après mûre réflexion, à modifier le programme qu'il avait exposé au marquis.

Il s'était dit que, pour découvrir la vérité, il ne suffisait pas de tomber brusquement dans l'hôtel de la rue de Babylone et d'interroger celles qui l'occupaient.

Ces dames ne manqueraient pas de nier, et il serait sans doute fort difficile de les convaincre de mensonge, car il était à peu près certain que le comte Henri n'avait pas été tué chez elles.

D'ailleurs, en recourant à des procédés violents, on eût ébruité une affaire qu'on voulait tenir secrète.

Mieux valait agir avec douceur et avec tendresse.

Des Loquetières était passé maître dans les opérations qui demandaient du tact, de la patience, de la finesse et la connaissance du coeur humain.

Il avait fait ses preuves sous Fouché, qui lui confiait volontiers des missions difficiles et comme Fouché, il avait servi successivement, et toujours avec le même zèle, le Directoire, l'Empereur et les Bourbons.

Aussi occupait-il un rang très élevé dans la hiérarchie des agents secrets, et avait-il amassé une fortune assez ronde.

Il ne frayait plus avec les espions subalternes et il s'était acquis des amitiés dont il se montrait fier, celle du chevalier de Saint-Hélière, entre autres.

Mais il n'avait pas renoncé à exercer sa profession et il se félicitait grandement d'être désigné pour diriger une enquête dont le résultat intéressait un pair de France.

Sur le fond de l'affaire, sa conviction était faite. Il croyait que le comte René était innocent de la mort de son cousin, tué très probablement par un ennemi politique.

Et il pensait qu'il fallait, pour agir, prendre comme point de départ les indications que René donnait, c'est-à-dire chercher la maison de l'homme à la chaise et savoir ce qui s'était passé la veille chez la baronne de Casanova.

Le comte ayant déclaré qu'il voulait chercher seul la maison, des Loquetières s'était borné provisoirement à le faire suivre par un agent inférieur.

René de Brouage avait parcouru ce jour-là le quartier de l'Hôtel de Ville, sans reconnaître l'endroit où il avait pris la chaise à porteurs et sans se douter qu'un espion marchait sur ses talons.

Quant aux dames de la rue Babylone, elles étaient depuis leur arrivée en France surveillées discrètement, et l'on n'avait rien à dire contre elles.

On savait qu'elles étaient munies de passeports réguliers et qu'elles avaient déposé chez un banquier de Paris une somme importante.

Cette somme n'ayant pas été entamée par elles—on savait cela aussi—on supposait que le jeu les défrayait; mais, les perdants ne s'étant jamais plaints, il n'y avait vraiment pas lieu d'intervenir et on laissait en repos la baronne et sa nièce.

Personne d'ailleurs ne les accusait de se mêler de politique, personne, excepté des Loquetières qui avait une ou deux fois appelé sur ces étrangères l'attention de ses chefs.

Cependant, il ne pensait plus à elles lorsque la déclaration du jeune comte réveilla ses soupçons.

Il résolut aussi d'examiner de près leur conduite et de surprendre leurs secrets, mais il se garda bien de requérir l'assistance de l'administration qu'il servait.

D'abord, parce qu'il ne se fiait guère à l'habileté de ses collègues, qui avaient tous la main trop lourde pour une besogne si délicate, et surtout parce qu'il voulait se réserver l'honneur de la mener à bien.

Il fit seulement prendre, dans l'après-midi, quelques renseignements.

Deux agents, qu'il employait plus volontiers que les autres, allèrent flâner dans les parages de la rue Babylone, causer avec les boutiquiers et boire dans les cabarets où ils trouvèrent à qui parler.

Ils ne recueillirent sur les Italiennes que des propos insignifiants, et ils acquirent la certitude qu'aucune querelle n'avait troublé pendant la nuit du dimanche au lundi gras, la réception de la baronne, doigt, et mit dans sa poche sa plus belle

Leur rapport confirma les appréciations de M. des Loquetières, qui persista néanmoins dans le projet qu'il avait formé de passer la soirée chez elles.

Henri de Brouage, en quittant son cousin, lui avait dit qu'il allait finir sa nuit chez la baronne. S'y était-il fait conduire et y était-il arrivé? L'avait-on vu dans le salon? Voilà ce que des Loquetières tenait avant tout à éclaircir.

A la place de l'habit vert qu'il portait volontiers le matin, il endossa un frac d'une coupe un peu démodée; il passa la culotte et les bas de soie de rigueur; il se

fit coiffer au goût du jour, le toupet ramené au sommet du crâne et formant la houppe; il arbora le jabot et les manchettes, passa un beau diamant à son petit tabatière.

Ainsi accommodé, il ressemblait vaguement à M. de Sartine, le fameux lieutenant de police, qu'il avait pu entrevoir dans sa jeunesse et qu'il se piquait un peu d'imiter.

Pour lui ressembler tout à fait, il lui manquait de porter l'épée en verrouil et le chignon poudré, mais il s'efforçait de suivre les grands traditions laissées par cet illustre personnage, et il comptait appliquer chez la baronne certains procédés dont il fut, dit-on, l'inventeur.

Donc, vers minuit, un équipage de remise déposait M. des Loquetières à la porte de l'hôtel qu'habitaient les deux étrangères.

Il n'y avait jamais mis les pieds, et ces dames ne le connaissaient pas, mais il n'était pas du tout embarrassé pour se présenter lui-même, sachant qu'elles ne tenaient pas essentiellement aux formalités d'introduction, et ayant, d'ailleurs, imaginé d'avance un prétexte qui cadrerait avec ses vues.

Il jugeait même inutile de s'affubler, pour la circonstance, d'un nom de fantaisie, celui qu'il portait habituellement n'ayant pas mauvais renom. M. des Loquetières allait un peu dans tous les mondes, et n'avait jamais été soupçonné d'appartenir, de près ou de loin, à la police du royaume.

En descendant de voiture, il trouva, sous le vestibule, un portier, qui n'avait ni le costume, ni l'air d'un suisse.

C'était un garçon bien découplé, dont la peau basanée, et les yeux d'un noir de jais, accusaient assez l'origine. Il aurait pu poser pour un brigand calabrais devant Horace Vernet, qui, en ce temps là, ne peignait encore que des tableaux militaires, et il était certainement né dans les montagnes de l'Italie la plus méridionale.

Il toisa M. des Loquetières et ne lui fit pas mauvais mine, mais il barrait le chemin de l'escalier, et il attendait, évidemment, que ce visiteur, qu'il voyait pour la première fois, prit la peine de se nommer.

—Mon ami, lui dit l'agent secret, je dois être présenté ce soir à Mme la baronne par le comte Henri de Brouage. Vous le connaissez sans doute, car il fréquente beaucoup le salon de Mme de Casanova. Pourriez-vous me dire s'il est déjà arrivé?

En lançant à brûle-pourpoint cette question savamment préparée, des Loquetières regardait le portier avec des yeux qui savaient lire à livre ouvert, sur les figures, les pensées les plus secrètes et les impressions les plus fugitives.

Le portier ne sourcilla point et répondit tranquillement:

—Je n'ai pas encore vu, ce soir, le comte Henri. Mais il viendra, sans doute.

—Il est venu hier, n'est-ce pas?

—Hier? non, je ne crois pas. Cependant... Voyons, que je me rappelle... Ah! si... je l'ai vu... j'étais au fond du

vestibule, et la porte cochère était ouverte... il est arrivé en cabriolet... il est descendu de voiture... mais il n'est pas entré.

—Vraiment! Et pourquoi?

—Je n'en sais rien. Je suppose qu'il a rencontré un de ses amis sur le trottoir. Il m'a semblé qu'il parlait avec quelqu'un... On m'a appelé dans ma loge... et quand je suis revenu à la porte, le comte n'était plus là... Son ami l'aura emmené ailleurs.

Tout cela fut dit avec un accent italien très prononcé, mais en assez bon français et de l'air le plus naturel du monde.

Des Loquetières tombait de son haut. Trouver, dans la réponse du premier individu qu'il interrogeait, une partie de la solution du problème qu'il cherchait, c'était à quoi il ne s'attendait guère, et le succès passait son espérance.

Tout s'expliquait d'une façon très plausible, si les choses s'étaient passées comme le disait le portier. Le comte en descendant de son cabriolet de place, avait été abordé par un homme que très probablement il connaissait, puisqu'il s'était décidé à le suivre.

Restait à savoir si le portier ne répétait pas une leçon apprise par coeur.

—Non, se dit des Loquetières, qui s'y connaissait, il ne ment pas. Les mots lui viennent trop facilement. S'il mentait, il serait le premier comédien de ce temps-ci."

—Au reste, continua l'Italien, si monsieur veut monter il trouvera au salon quelqu'un qui pourra peut-être le renseigner.

—Qui donc?

—Le cousin du comte Henri.

—Quel cousin? s'écria des Loquetières.

Il songeait à René, et il s'étonnait fort d'apprendre que René se trouvait chez la baronne.

—Le vicomte Fabien.

—Bon! j'y suis, pensa l'agent. C'est le frère cadet du comte René. Nous avons d'assez mauvaises notes sur lui. Comment se fait-il qu'il passe la nuit dans une maison de jeu, la veille du jour où on va enterrer le fils unique de son oncle, le marquis?

—Le vicomte était ici hier, reprit le portier. Il vient tous les soirs. Il répondra mieux que moi aux questions de monsieur.

—Il me présentera à Mme de Casanova. Cela m'évitera le désagrément d'attendre dans ce vestibule l'arrivée du comte Henri, dit des Loquetières.

Il venait de se décider à pousser l'enquête à fond et à ne sortir de l'hôtel qu'après avoir complètement élucidé les graves questions qui le préoccupaient.

Il monta donc l'escalier lentement pour donner audience à ses réflexions, et, en montant, il se disait:

—On entre ici comme dans un moulin. Si les femmes conspiraient, elles se garderaient un peu mieux. Mais je veux examiner de près le cas de ce vicomte Fabien. Malheureusement, je ne le connais pas même de vue, et je vais être

obligé de prier un des invités de me le montrer.

Au moment où il arrivait au premier palier, il aperçut un jeune homme appuyé contre la rampe et lisant une lettre à la lumière d'un quinquet.

—Tiens, murmura-t-il, c'est Marcas, le secrétaire de mon ami Saint-Héliér. Parbleu! je ne suis pas fâché de le rencontrer. Mais que diable vient-il faire chez la baronne?

Le jeune homme, que des Loquetières voyait de profil, était si absorbé par la lecture d'une lettre, qu'il n'aperçut pas le visiteur qui montait l'escalier.

L'agent arriva tout doucement derrière lui, et lui dit, en lui serrant le bras :

—Ah! ah! je vous y prends, monsieur Victorin "Tu quoque, fili!" Vous aussi mon cher enfant, vous passez vos nuits chez Mme de Casanova.

Victorin tressaillit, froissa vivement la lettre qu'il lisait avec tant d'attention et la mit dans sa poche.

En même temps, il se retournait.

—Comment, c'est moi. Les plaisirs qu'on prend ici ne sont plus de mon âge, mais il faut tout voir, et puis, on m'a dit de telles merveilles de la beauté de la signora Negroni...

Mais qu'avez-vous donc, mon jeune ami? Vous êtes pâle comme un mort.

—Ce n'est rien, balbutia le jeune homme. J'ai un rhumatisme dans l'épaule droite, et, en me touchant, vous m'avez fait un mal atroce.

—Peste! je ne vous savais pas si sensible. Voilà bien la jeunesse d'à présent. A vingt-trois ans, elle a des rhumatismes. Heureusement, le vôtre ne vous empêche pas de vous amuser. Je gagerais que vous ne sortirez de cet hôtel qu'au petit jour. Si mon ami Saint-Héliér a besoin de son secrétaire dans la matinée, je le plains.

—Oh! il n'est jamais visible avant midi.

—C'est juste, et, morbleu, vous avez bien le droit de vous distraire. Votre père vous a envoyé à Paris pour étudier le code, mais il ne vous a pas défendu d'aller dans le monde, et vous préférez le salon de la baronne aux soirées de la place Royale.

—J'avoue que je ne goûte ni la musique, ni la danse, ni la prose du vicomte d'Arincourt et je me suis abstenu hier, comme toujours, d'assister à la réception de M. de Saint-Héliér.

—Vous y avez perdu, car Mlle Octavie a des yeux qui feraient supporter la lecture de dix romans et d'une demi-douzaine de tragédies.

—Vous l'avez vue? demanda vivement le jeune secrétaire.

—Vue et admirée, mon cher, et je puis vous assurer que jamais elle ne fut plus belle. Je l'ai trouvée... resplendissante, c'est le mot.

Mais il ne s'agit pas de cela, et je n'ai pas envie de m'enrhumer en restant sur cet escalier, où votre rhumatisme ne se guérira pas.

Vous allez me présenter à ces dames. Je n'ai pas le bonheur de les connaître,

et, en venant ici j'ai un peu compté que le hasard me ferait rencontrer chez elles un ami qui m'introduirait. Je n'espérais pas qu'il me servirait si bien, car vous devez être au mieux avec la baronne. Je suis sûr que vous ne manquez pas une seule de ses fêtes.

Vous vous trompez. Je n'étais pas ici hier... et si vous m'y voyez ce soir, c'est que...

—Oh! je ne vous le reproche pas, au contraire, et je vous promets de n'en rien dire à Saint-Héliér. Montons, mon jeune ami, montons, et ouvrez-moi les portes de cet Olympe. Il me tardé de présenter mes hommages aux déesses qui l'embellissent.

Victorin Marcas ne fit pas d'objections, et précéda l'important personnage qu'il rencontrait assez souvent chez M. de Saint-Héliér.

Ce n'était pas qu'il l'affectionnât beaucoup, car le jeune secrétaire du chevalier ne chérissait ni son patron, ni les amis de son patron.

Son père, un petit propriétaire du Languedoc, en l'expédiant à Paris pour y faire son droit, l'avait recommandé à un député bien pensant, lequel l'avait placé chez M. de Saint-Héliér.

Inutile de dire que l'étudiant fréquentait moins l'école que les estaminets, les bals du quartier Latin et les salles d'armes.

On ne le voyait aux cours que les jours où il s'agissait de siffler un professeur, mais il ne manquait pas une manifestation politique, acclamant Manuel et le général Foy au sortir d'une séance orageuse de la Chambre, ou bien huant les députés "ultra" qui se réunissaient le soir, rue Thérèse, chez leur respectable collègue M. Piet.

Car Victorin, fils d'un royaliste du Midi, avait des opinions fort avancées et des accointances avec les plus violents ennemis du gouvernement des Bourbons.

Cependant, il restait en bons termes avec le chevalier qui était dévoué à la monarchie et qui ne se doutait pas que son secrétaire fût un révolutionnaire en herbe.

Peut-être les beaux yeux de Mlle Octavie avaient-ils opéré ce miracle.

Il la voyait presque tous les jours, car il se présentait régulièrement à midi chez M. de Saint-Héliér, et comme ce digne gentilhomme dormait volontiers après son déjeuner, il arrivait assez souvent que la charmante Octavie entraît dans le cabinet de son père, qu'elle y trouvait le jeune secrétaire et qu'elle ne dédaignait pas de causer avec lui, en tête à tête.

Ces entrevues ne pouvaient pas tirer à conséquence, Marcas n'étant pas en situation d'aspirer à la main d'une si riche héritière, mais elles ne paraissaient pas déplaire à Mlle de Saint-Héliér.

Marcas, qui n'était pas ce qu'on appelle un joli garçon, avait une physionomie intelligente et un caractère fort à souhait pour charmer les femmes.

Ardent, ambitieux, toujours prêt à entreprendre l'impossible, ce garçon savait parler à merveille le langage passionné

qu'elles comprennent et qu'elles aiment.

Il avait une façon de les regarder qui leur disait clairement: Mettez-moi à l'épreuve. Faut-il décrocher une étoile pour vous l'offrir? Je suis prêt.

Octavie n'avait sans doute rien de pareil à lui demander, mais elle goûtait son esprit, qui était vif et mordant, fertile en saillies imprévues, en traits à l'emporte-pièce, et en même temps très délié, très rusé, très capable de réflexion et de calcul.

Balzac a dit: "Quand un Méridional possède la finesse des gens du Nord et l'audace des gens d'outre-Loire, il est complet, et "reste roi de Suède."

Marcas ne songeait pas à passer roi comme Bernadotte, mais il était complet.

—Jeune homme, lui dit des Loquetières, quand ils arrivèrent dans l'anti-chambre, je compte sur vous non seulement pour me présenter, mais aussi pour me piloter dans ces régions toutes nouvelles pour moi. On m'a dit que ces dames recevaient des célébrités; vous me les montrerez, car vous devez être un des familiers de la maison.

—Moi! pas du tout; il y a fort peu de temps que je la fréquente, et je n'y connais presque personne, s'empressa de répondre l'étudiant qui semblait peu disposé à servir de cicérone à l'ami du chevalier. Entre nous, je n'y viens que pour jouer et je ne m'occupe pas du tout des invités de la baronne.

Je n'en reste pas moins à votre disposition et je ferai de mon mieux pour vous renseigner, ajouta-t-il poliment, pendant qu'un domestique fort bien tenu les débarrassait de leurs manteaux.

Chez M. Grothé, la montre d'or est exposée chez Mme de Casanova, on n'annonçait personne, de peur de déranger les joueurs.

Marcas et des Loquetières purent donc se glisser dans le salon sans qu'on les remarquât.

Ce salon était très vaste, très richement décoré et très brillamment éclairé.

Ses fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel, et il communiquait avec un boudoir dont la porte avait été enlevée pour permettre aux causeurs qui s'y retiraient de ne pas perdre de vue les tables de jeu.

La plus entourée de ces tables était celle où on jouait au creps, un jeu de dés qui faisait alors fureur.

Les autres, consacrées à l'écarté et à la bouillotte, attiraient aussi des amateurs.

Quant aux invités qui préféraient la causerie aux émotions, ils s'étaient groupés autour de la cheminée ou cantonnés sur des sofas aux deux bouts de la galerie.

Les parties, quoique fort animées, n'étaient pas bruyantes et les conversations se tenaient à un diapason modéré.

En un mot, on pouvait croire en bonne compagnie.

—Mon cher, dit à demi-voix des Loquetières, ceux qui accusent la baronne de tenir un tripot ont tort.

Cette réunion me rappelle les soirées que donnait la Sainte-Amaranthe au com-

mencement de Révolution. On jouait chez elle avec décence, comme on le fait ici. On y rencontrait des hommes politiques, et j'aperçois là-bas deux députés de l'opposition. On y voyait des militaires de toutes les opinions, et voici des officiers de la garde royale et des officiers à demi-soldé.

—Heureusement, dit en riant Maréas la ressemblance s'arrête là. La Saint-Amaranthe et sa fille ont été guillotines, si je ne me trompe. J'espère que la baronne et sa nièce ne finiront pas d'une façon aussi tragique.

—Diable! ce serait dommage; mais ces dames n'ont rien à craindre de pareil, car, Dieu merci! nous ne vivons plus sous la Terreur, et les horreurs de la Révolution ne recommenceront jamais.

Félicitez vous, jeune homme, de ne pas avoir vécu sous cet abominable régime.

L'étudiant ne répondit point à ce compliment, mais sa figure exprimait assez qu'il ne se réjouissait nullement de ne pas avoir vu Quatre-Vingt-Treize.

—Et à propos de la baronne, reprit des Loquetières, montrez-la-moi donc avant de me présenter.

—Elle est à l'autre bout du salon, et fort occupée à la bouillotte.

—Et sa charmante nièce?

—La signora Negroni se tient habituellement dans le boudoir qui fait suite à la galerie.

Mais, si vous m'en croyez, vous ne me prendrez pas pour introducteur. Ces dames me traitent comme un pauvre diable d'étudiant dont la présence chez elles ne tire pas à conséquence, et elles s'étonneraient sans doute que je me permisse de leur présenter un homme plus âgé et beaucoup mieux posé que moi dans le monde.

—Oh! je ne veux pas vous gêner, mon cher Victorin, et d'ailleurs je ne tiens pas essentiellement à offrir mes hommages à ces dames. Je l'aurais fait avec plaisir, si c'eût été une formalité obligatoire, mais j'aime autant m'en dispenser.

Entre nous, ajouta des Loquetières en prenant un air confidentiel, j'ai eu la fantaisie de venir ici pour voir une personne dont la beauté fait du bruit dans Paris et aussi pour tenter un peu la fortune. Car je ne hais, je le confesse, ni les jolies femmes, ni le jeu. Et pour compléter mes aveux, je vous dirai que j'adore les brunes et que je raffole de l'écarté.

—Alors, vous ne pouviez pas mieux tomber. Stella Negroni est brune comme la nuit, et vous trouverez là-bas une partie d'écarté où on fait à tout coup des centaines de louis de chaque côté.

Moi, je préfère le creps et je vais tâcher de trouver une petite place à la grande table. Souffrez donc que je vous quitte, maintenant que vous êtes suffisamment renseigné.

—A votre aise, mon cher Victorin, Amusez-vous, c'est de votre âge, et comptez sur ma discrétion. Saint-Hélière ne saura pas que je vous ai rencontré ici, car je m'abstiendrai même de lui dire que j'y

suis venu.

L'étudiant répondit par un sourire qui signifiait: je ne parlerai à personne de notre rencontre, et se rapprocha du tapis vert où roulaient les dés.

Des Loquetières n'était pas fâché que le secrétaire du chevalier s'éloignât. Il n'avait plus besoin de lui, puisqu'on pouvait entrer chez la baronne sans être présenté à elle ou à sa nièce, et il aimait bien mieux se diriger tout seul.

L'assemblée lui semblait intéressante à étudier.

Il voulut surtout voir et observer ce Fabien de Brouage qui venait se divertir le lendemain de la mort tragique de son cousin, et, de peur de donner à Maréas l'éveil sur le véritable motif qui l'attirait chez la baronne, lui, Loquetières, homme grave et mûr, il ne se souciait plus de lui demander des indications.

Espérant bien en venir à ses fins et comptant sur sa propre sagacité pour trouver le jeune vicomte, il entreprit un voyage de découverte à travers le salon de Mme de Casanova.

Il commença par la table placée au ventre de la galerie.

Il n'était pas facile d'en approcher, car autour des joueurs assis se pressaient beaucoup de joueurs restés debout, faute de chaises pour s'asseoir.

Des Loquetières parvint cependant à se faufiler dans le cercle et à se placer entre deux officiers des grenadiers à cheval, qui étaient venus là en petite tenue.

—L'armée est largement représentée ici, pensa-t-il. S'il vient des conspirateurs, ils n'y sont pas en majorité.

Puis, il se mit à examiner d'un oeil perspicace les figures qui l'entouraient.

Victorin Maréas n'avait sans doute pas réussi à percer la foule, car il n'était pas là.

Mais les sujets d'observation ne manquent pas à des Loquetières, qui en vint bientôt à se dire:

—Hé! hé! j'ai peut-être conclu un peu trop vite; voilà en face de moi des messieurs qui ont bien la mine d'avoir servi Bonaparte et de le regretter. La rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, les favoris coupés à l'ordonnance, c'est bien cela.

Ces réflexions furent troublées par les exclamations des joueurs, saluant un coup extraordinaire.

—Sept fois! s'écria un des officiers qui se trouvaient tout près de des Loquetières. Voilà sept fois que ce diable de Brouage passe!

A propos, dit l'autre à demi-voix, sais-tu s'il est vrai que son cousin, le fils du général, a été tué en duel, la nuit passée? Ce bruit-là courait, ce soir, à l'état-major de la place.

—C'est malheureusement vrai. La Martinière, qui est aux gardes de Monsieur, m'a affirmé le fait, et il le tenait de source certaine. Mais on veut étouffer l'affaire, et les journaux ont reçu l'ordre de n'en pas parler.

—Et sait-on par qui il a été tué? Connaît-on la cause du duel?

—On ne sait absolument rien. On suppose qu'il se sera pris de querelle dans la rue. Il était en tenue. Il aura dégainé.

—Alors, il se serait donc battu avec un militaire? Les bourgeois ne portent pas l'épée.

—Ce qu'il y a de certain, c'est que la querelle ne s'est pas engagée dans le salon de la baronne, car Henri de Brouage n'y a pas mis les pieds hier. Nous y étions, et toi ou moi nous l'aurions vu.

—Non, il n'y est pas venu. En revanche son joli cousin y était, comme tous les soirs. Il est mouï qu'il ose se montrer le lendemain d'un pareil événement.

—Il l'ignore peut-être. Il est brouillé avec son oncle.

—Bon! mais son frère voit le général et il voit son frère.

—Fort peu, je crois. Il donne dans les idées révolutionnaires, et il est amoureux fou de la Negroni. Il passe sa vie ici et dans les cafés où se réunissent les libéraux. C'est un homme à ne pas fréquenter, et je suppose que sa famille l'a renié.

—Ma foi! je lui pardonne ses opinions à cause des mains qu'il a au creps. Il m'a fait gagner trente louis ce soir.

—Et à moi vingt. Mais, c'est égal, la maison de la baronne ne nous porte pas bonheur, à nous autres royalistes. Depuis cinq mois, voilà quatre officiers de la garde qui y venaient et qui ont été tués en duel.

—Bah! la série s'arrêtera, et, en attendant, je vais profiter de celle qui se dessine sur la main de ce jacobin de vicomte. Faisons dix louis à nous deux, veux-tu?

On peut croire que des Loquetières n'avait pas perdu un mot de cette causerie, qui s'était tenue au milieu du brouhaha produit par le paiement d'un gros coup, et qu'il était seul à écouter.

Le hasard le servait à souhait. Il était déjà parfaitement fixé sur deux ou trois points importants.

Henri de Brouage ne s'était pas montré, la veille, au jeu de la baronne. Fabien de Brouage, au contraire, y avait passé la nuit. Donc, Fabien était tout à fait étranger à la querelle qui s'était terminée par la mort de son cousin, et très probablement il ignorait cette mort; car, s'il l'avait connue, il n'aurait pas poussé le cynisme jusqu'à venir jouer chez Mme de Casanova.

—Preuve indiscutable qu'il ne voit pas son frère, quoi qu'en dise cet officier, conclut le logicien des Loquetières.

D'autre part, il pense fort mal en politique et il y a des chances pour qu'il soit sympathique à la nièce et à la Casanova aussi.

A noter encore que quatre militaires royalistes qui fréquentaient ces dames ont été couchés sur le carreau, en plein jour ceux-là; mais peu importe. Il y a peut-être ici des gens qui ont pris la suite des affaires de messieurs de l'Épingle Noire.

En 1817, les bretteurs du parti s'étaient associés pour chercher noise aux officiers de l'armée alliée. Maintenant que le ter-

ritoire est évacué, ils se proposent peut-être d'expédier les officiers de la garde. C'est à vérifier, et à vérifier le plus tôt possible.

Ne pas oublier, pourtant, qu'il y a une femme dans la coulisse. Qui sait si ce n'est pas à ses amoureux qu'on en veut? et le comte Henri a dû pour le moins lui faire la cour. Je la verrai tout à l'heure et j'examinerai son entourage. En attendant, il faut que j'étudie un peu M. Fabien.

Le vicomte était justement placé en face du continuateur de la grande tradition des lieutenants de police d'autrefois.

La figure de ce jeune gentilhomme se trouvait en pleine lumière, et elle valait bien la peine qu'on l'observât.

Elle ressemblait beaucoup à celle de son frère par les traits, mais pas du tout par l'expression. Il était blond comme lui, il avait comme lui les yeux bleus et le nez aquilin; mais autant René avait l'air froid et réservé, autant Fabien paraissait ardent et vif.

Toutes les passions se reflétaient à la fois sur son visage mobile, et il n'était pas nécessaire d'être bien habile physionomiste pour deviner qu'il devait aimer comme il jouait, avec frénésie.

Il avait du feu dans les prunelles, et le sang à fleur de peau.

En ce moment, ce n'était pas l'amour qui allumait son regard et qui colorait ses joues.

Il agitait fièvreusement le cornet, il lançait les dés avec violence, et ses doigts se crispaient en ramassant l'or que le banquier poussait devant lui.

Le creps qu'on jouait chez la baronne était presque aussi cher qu'au cercle des Etrangers, le creps fort démodé aujourd'hui et fort en vogue alors, semblait avoir été inventé tout exprès pour le vicomte, qui attaquait la fortune comme on charge à la baïonnette.

Cet impétueux s'accommodait mal des cartes qu'en étale sans bruit et qui déroulent lentement l'arrêt du destin. Il lui fallait le claquement sec de l'ivoire heurtant les parois du cornet, les bonds irréguliers des petits cubes blancs sur le tapis vert. Les dés, pour lui, c'était la bataille bruyante remuante, changeante.

Aux dés, le joueur tient sa chance dans sa main; du mouvement qu'il fera, dépend la victoire. Aux cartes, il subit les décrets du hasard, enfermés dans une taille de trente-et-quarante à laquelle il ne peut rien changer.

—Pardon, messieurs, dit timidement des Loquetières à ses voisins les grenadiers à cheval, auriez-vous l'obligeance de m'expliquer les règles de ce jeu? Je n'y comprends rien, et je voudrais exposer quelques louis.

—C'est bien simple, répondit un des officiers. On joue, vous le voyez, contre une banque, et chaque ponte prend le cornet à son tour. Ce ponte, avant de jouer, "appelle un point," c'est le terme technique.

Il peut appeler cinq, six, sept, huit ou

neuf. S'il amène du premier coup le point qu'il a demandé, il gagne. Tenez, M. de Brouage, qui a la main en ce moment, appelle sept. Vous allez voir.

—Ah! dit des Loquetières, il a tiré onze.

—C'est le creps gagnant. Nous avons dix louis à ramasser, mon camarade et moi.

—Et le monsieur que vous venez de pommer reçoit un billet de mille francs. Le creps gagnant est une belle chose, et cette partie me paraît avantageuse pour les joueurs.

—Détrompez-vous. Elle est, au contraire, fort avantageuse pour le banquier, car il n'y qu'un creps gagnant, tandis qu'il y a trois creps perdants qui sont douze, trois et deux; mais ce Brouage a une telle veine qu'il ne les amène jamais.

—Faisons-nous le paroli! demanda l'autre grenadier à cheval.

—Ma foi! oui, j'ai confiance.

—Et moi aussi, dit des Loquetières en posant trois pièces d'or sur le tapis; je vais aventurer une petite somme. C'est le meilleur moyen de m'instruire. Voyons... ce monsieur appelle encore sept...

—Il a raison; de tous les points qu'on peut former avec deux dés, c'est le plus facile à amener.

—Et il l'amènera, j'espère! s'écria l'ami du chevalier de Saint-Héliér, car il a l'air de compter sur la victoire. Il brandit son cornet comme il brandirait un sabre. Et le banquier ne paraît pas rassuré... Ah! voilà les dés qui roulent... il les suit de l'oeil... voyons le point...

—Quatre! murmura l'officier.

—Est-ce que ce serait un creps perdant?

—Non, mais c'est un point détestable, et ce point devient le nôtre, tandis que sept devient le point de la banque.

—Et que va-t-il se passer maintenant?

—Le ponte va lancer les dés jusqu'à ce qu'il ait ramené quatre ou sept. Celui de ces deux points qui sortira le premier gagnera.

—Bon! je commence à comprendre. Oh! comme le banquier pâlit!

—Parce qu'il a lu le point. Ce Brouage a tiré quatre au second coup de cornet.

—Alors, nous avons gagné?

—Vous le voyez bien, puisqu'on nous paie. Je me figure que la banque ne tardera guère à sauter, et je vous engage à pousser votre veine.

—C'est que... je n'ose pas, balbutia des Loquetières, qui empochait déjà sa mise et son bénéfice. Et puis, je n'ai pas l'habitude de ce jeu. Je me contenterai donc de la leçon que vous avez bien voulu me donner.

L'officier regarda de travers ce bourgeois timide, qui se faufilait chez la baronne pour gagner trois louis et qui s'en tenait là; mais des Loquetières n'était pas venu pour gagner la considération de deux lieutenants des grenadiers à cheval, pas plus qu'il n'était venu pour tenter la fortune.

La petite comédie qu'il venait de jouer

n'avait d'autre but que de lui permettre d'observer à loisir le vicomte Fabien, sans que ses voisins du tapis vert eussent lieu de s'étonner de son empressement à se pousser près de la table.

Il en avait assez vu maintenant, et il voulait poursuivre ses observations en explorant le salon, dont il ne connaissait encore qu'un côté.

Sur le frère de René de Brouage son opinion était à peu près faite.

—C'est un homme que ses passions ont entraîné dans un monde interlope, pensait-il, il se peut qu'il conspire, mais les joueurs ne sont jamais de bien dangereux ennemis du gouvernement. Ils sont trop absorbés par leur vice.

Et je ne croirai jamais que cet amateur forcené du creps ait assassiné son cousin. Avec une tête comme la sienne, on se brûle la cervelle quand on a tout perdu, mais on n'assassine pas.

Et puis, quel intérêt avait-il à la mort du comte Henri? Avec les opinions qu'il affiche, il n'espère pas succéder un jour à la pairie de son oncle.

Et si le comte a été condamné par des gens qui ont juré d'exterminer les défenseurs du trône et le l'autel, ces gens-là n'auraient pas choisi un Brouage pour lui donner un coup d'épée.

Au surplus, les témoignages que j'ai recueillis par hasard l'innocent complètement. Evidemment, il a passé ici toute la soirée et toute la nuit d'hier; ces officiers n'ont aucun intérêt à mentir, et ils viennent d'affirmer qu'ils l'y ont vu.

Il faut chercher ailleurs et peut-être pas très loin, car, après tout, c'est à la porte de cet hôtel que le comte Henri a rencontré l'homme qui l'a amené; pour qu'il ait suivi cet homme, il fallait qu'il le connût, et il ne serait pas impossible qu'il l'eût connu chez la Casanova.

Il s'agit maintenant de l'étudier un peu, cette baronne.

Je n'aurai pas de peine à la trouver, quoique Marcas ne soit plus là pour me la montrer.

Où est-il passé, ce Marcas? se demandait des Loquetières, qui remarquait tout. Il m'a quitté brusquement, sous prétexte d'aller jouer au creps, et je ne l'ai pas vu autour du tapis vert.

Saint-Héliér a tort d'employer ce garçon-là, qui pense fort mal et qui serait très capable d'une indiscretion. Dès que j'aurai voix au chapitre, je conseillerai au chevalier de le mettre à la porte... quand ça ne serait que pour l'empêcher de faire les yeux doux à...

—Bonsoir, cher monsieur des Loquetières, dit une voix sonore.

En même temps, une main se posait sur l'épaule de l'observateur, qui se retourna vivement et se trouva en face d'une figure de connaissance.

—Tiens! s'écria-t-il, c'est vous, Bernaville. Que diable faites-vous ici?

—Et vous? répondit d'un ton narquois le nouveau venu, qui était un homme de quarante-cinq ans à peu près, d'une figure sympathique et intelligente.

—Mon cher, la curiosité m'y a attiré;

on m'a dit qu'il s'y passe des choses étonnantes, et à ne vous rien celer ce qui m'étonne le plus chez cette baronne, c'est de m'y voir.

—Eh bien! moi, je confesse que je m'y amuse, et que j'y viens assez souvent.

—Vous, c'est tout naturel. Vous êtes journaliste, vous allez partout.

—Pardou, je suis journaliste, c'est vrai. Mais je rédige le "Drapeau blanc," et je me compromets un peu en me fourvoyant parmi les libéraux et les bonapartistes qui foisonnent dans ce salon.

—Il y en a donc beaucoup? Je n'ai remarqué, jusqu'à présent, que des officiers de la garde royale.

—Des Loquetières, mon ami, vous voudriez bien passer pour un naïf; vous n'y réussirez pas avec moi. Je sais que vous avez été dans la diplomatie... je ne sais pas quand, ni ou par exemple... mais vous le dites, et je vous crois sur parole... comme je crois ce cher Saint-Héliér quand il m'assure qu'il a été l'agent des princes pendant l'émigration.

N'essayez donc pas de me persuader que vous n'avez pas aperçu certains personnages qui nous feraient fusiller, vous et moi, s'ils en avaient le pouvoir.

—J'ai bien vu le député qui tient la banque au creps.

—Celui-là est un habitué, et il ne vient que pour jouer. Mais l'autre, le grand lama de la démocratie, je soupçonne fort que ce n'est pas le jeu qui l'attire.

—Où est-il donc? demanda des Loquetières d'un air innocent.

—Là-bas, devant la cheminée, répondit Bernaville. Comment! vous ne le voyez pas? Il cause avec un homme très brun, qui porte à son jabot une épingle en corail.

—Bon! s'écria des Loquetières, je le vois maintenant. Il n'a, ma foi! pas beaucoup changé depuis la Révolution.

—Oh! il est très bien conservé... presque aussi bien que les momies égyptiennes dit en riant Bernaville. C'est un homme immuable. Tel vous l'avez vu en 1790, tel vous le voyez maintenant, tel vous le verrez dans vingt ans... à moins que ses amis n'arrivent au pouvoir, car il ne pourra plus être le chef d'une opposition quelconque.

—Alors, mon cher, je lui souhaite une longue vie. Mais, dites-moi, quel est donc ce personnage qui lui parle?

—L'homme à l'épingle? Celui-là ne pense pas comme lui en politique. C'est un grand seigneur espagnol que la Révolution a chassé de son pays. Il n'y rentrera que le jour où nous aurons délivré Ferdinand VII, ce qui ne tardera guère, il faut l'espérer, et, en attendant, il passe quelquefois ses soirées chez la baronne, pour étudier les moeurs parisiennes. On le dit fort riche, et s'il fraie avec le chef de la gauche, c'est que ce chef est marquis.

—Il a une figure qu'on ne peut pas oublier quand on l'a vu une fois, murmura des Loquetières.

En effet, l'interlocuteur de cet opposant de profession, qu'on qualifiait déjà d'illus-

tre et qui est devenu, avec le temps, une figure historique, l'étranger persécuté, par les libéraux espagnols, s'il fallait en croire Bernaville, ne ressemblait guère aux autres habitués du salon de Mme de Casanova.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans, très grand, mais bien pris dans sa haute taille; son air et ses façons sentaient d'une lieue l'aristocratie.

Son visage manquait de régularité, et il avait les épaules un peu hautes; mais son front rayonnait d'intelligence et ses yeux parlaient.

Le trait caractéristique de son visage était un nez bourbonien, qui complétait à merveille cette physionomie hautaine et un peu railleuse.

Il était simplement et correctement vêtu à la mode du temps, qu'il relevait par une suprême distinction.

Il ne portait ni dentelles, ni bijoux, et le seul détail de sa toilette qui accusât son origine méridionale, c'était l'épingle qui avait attiré un instant l'attention de M. des Loquetières, une épingle fichée dans son jabot et dont la tête avait été taillée dans un morceau de corail rose, pêché sur la côte africaine.

Le corail avait été en faveur à Paris sous le consulat, et il avait même eu un regain de vogue au début de la Révolution; mais, en 1821, il était complètement délaissé, en France, tandis qu'à Naples les élégants l'appréciaient encore.

Or, Naples étant à demi espagnole, un Castillan avait bien le droit de sacrifier au goût napolitain.

Des Loquetières, qui remarquait tout, et particulièrement les épingles, depuis le complot de 1817, fit vite cette réflexion.

Il s'était d'abord préoccupé du bijou, il ne se préoccupa plus que de l'homme, et il voulut savoir son nom.

—Comment s'appelle cet hidalgo? demanda-t-il à Bernaville.

—Je suppose, répondit le journaliste, qu'il s'appelle Gomez, à moins qu'il ne s'appelle Pelez ou Valdez, mais je vous avoue que je n'en sais rien. Il doit avoir, comme tous ses compatriotes, une demi-douzaine de noms en "ès" ou en "os," séparés par un "y." Quand on me défille une de ces kyrielles, j'ai toujours envie d'ajouter: "Y m'ennuie."

—Vous plaisantez sans cesse. Mais je déclare que votre réfugié a bien l'air d'un grand d'Espagne.

—Pas du tout. Les grands d'Espagne sont presque tous rabougris et contrefaits, et ce fidèle de la baronne est un homme superbe.

—Vous le traitez de fidèle. Est-ce qu'il vient souvent ici?

—Je n'y suis jamais venu sans l'y rencontrer. Il est vrai que je n'y fais moi-même que de rares apparitions. Vous voulez savoir pourquoi il fréquente ce salon, où se rassemblent des gens de toute espèce? Parce qu'il a des vices, mon cher. Il n'y a que les vices qui rapprochent les hommes. Avez-vous jamais vu un vertueux s'en aller chercher un vertueux d'une autre caste que la sienne?

Non, n'est-ce pas? La vertu est droite, et, pour lier les gens, il faut des atomes crochus.

—Alors, ce seigneur joue?

—Probablement, à moins qu'il ne vienne présenter ses hommages à la signora Negroni. Il y met de la discrétion, mais je l'ai vu plus d'une fois en aparté avec elle, quand il croit qu'on ne l'observe pas. Ses doublons sont peut-être la raison suffisante de l'opulence de ces dames.

—Pourriez-vous me dire s'il était ici hier et s'il y a passé la nuit? demanda l'ami du chevalier de Saint-Héliér.

—Comment diable voulez-vous que je sache cela? Est-ce que vous vous imaginez que je viens tous les soirs? Et puis sur quelle herbe avez-vous marché? Vous êtes plus questionneur que "l'interrogeant bailli" du comte de "l'Ingénu," par M. Arouet de Voltaire.

—Quoi! vous citez Voltaire, vous un rédacteur du "Drapeau Blanc?"

—Pourquoi pas? Il détestait la canaille, et si les révolutionnaires qui le portent aux nues s'étaient avisés de prêcher leurs doctrines sur ses terres, il les aurait fait jeter dans un cul de basse fosse.

Mais laissons en paix la mémoire de feu Arouet et venez, que je vous montre la baronne et sa nièce.

—Je ne demande pas mieux, dit des Loquetières qui se félicitait de plus en plus d'avoir rencontré un guide si obligeant et si bien informé.

Bernaville le conduisit, en louvoyant à travers les groupes, jusqu'au bout de la galerie où étaient établies parallèlement une table de bouillotte et une table d'écarté.

Chez Mme de Casanova, chaque partie avait ses amateurs. Le creps attirait les jeunes; l'écarté plaisait davantage aux officiers de la nouvelle et de l'ancienne armée; la bouillotte avait les préférences des hommes mûrs qui avaient brillé sous le Directoire.

La baronne y siégeait assidûment, à cette bouillotte des gens posés, quoiqu'elle n'eût pas encore dépassé la quarantaine, et on peut croire que des Loquetières l'examina avec toute l'attention qu'elle méritait.

C'était une femme fort bien conservée, que cette veuve d'un colonel italien.

Elle avait la taille un peu forte, et des épaules superbes qu'elle ne cachait point, des bras potelés et des mains qui laissaient à désirer. Les doigts étaient trop courts et les ongles trop carrés.

La figure manquait aussi de distinction, mais elle était belle, d'une beauté romaine, avec des yeux immenses, un nez magistral et un menton saillant.

Le teint était bistré et même légèrement hâlé; les cheveux, plantés très bas sur le front, étaient noirs comme du jais, et les lèvres trop charnues s'entrouvraient souvent pour laisser voir une double rangée de dents blanches et larges, des dents à broyer du pain de munition.

Car la baronne était riieuse et sa physionomie gaie tempérait sensiblement la sé-

vérité de ses traits de statue.

Elle ressemblait tout à la fois à Junon et à une cantinière de Grande Armée.

Au moment où Bernaville et des Loquetières entrèrent dans le cercle qui l'entourait, Junon venait d'abattre un brelan carré et ramassait, avec une satisfaction qu'elle ne cherchait point à dissimuler, un tas d'or assez respectable.

Ses quatre partners—en ce temps-là la bouillotte se jouait à cinq—ses quatre partners avaient des mines de fournisseurs, on aurait dit autrefois de fermiers généraux.

Larges poitrines, mollets plantureux, puissantes encolures, visages fleuris, toilettes de mauvais goût, verbe haut.

On aurait pu se croire chez M. Baras.

—C'est curieux, souffla au journaliste l'émule de M. de Sartine, nous n'avons pas fait dix pas et nous nous trouvons déjà dans un autre monde. Là-bas il n'y avait que de jeunes fous et ici je reconnais trois notables commerçants de mon quartier, tous les trois enrégés libéraux. Ils ont souscrit dernièrement aux publications de Touquet, le libraire qui imprime la Charte sur des tabatières.

—Mon cher, répondit tout bas Bernaville, cette baronne n'a pas d'opinion. Elle gagne aussi volontiers l'argent des jacobins que l'argent des royalistes. Et le cœur de sa nièce n'a pas d'opinion non plus. Elle reçoit indifféremment les hommages des gardes du corps et ceux des débris de la vieille garde.

A propos de gardes du corps, ajouta-t-il en entraînant des Loquetières, vous savez la nouvelle du jour?

—Ma foi! non, répondit l'agent qui était tout oreilles, car il flairait un renseignement nouveau.

—Mon cher, le fils du marquis de Brouage a été tué, la nuit dernière, en duel, dans la rue. On est venu ce matin au journal, de la part du ministre de l'intérieur, pour nous prier de ne pas parler de cette affaire.

—Ah! mon Dieu! c'est un assassinat! s'écria des Loquetières en feignant le plus profond étonnement. Ce jeune homme faisait partie, si je ne me trompe, de la maison militaire du roi. Encore un meurtre politique.

—Ce n'est pas mon avis. Le comte Henri était un charmant cavalier, qui avait des succès dans tous les mondes. Il était même fort empressé auprès de la signora Negroni que je vais vous montrer, et quand vous l'aurez vue, vous ne serez pas surpris qu'il se soit amouraché d'elle. Il avait des rivaux. L'un d'eux lui aura cherché querelle et l'aura envoyé dans l'autre monde pour rester maître du terrain.

Croyez-moi, mon cher, il y a de la femme dans cette affaire.

—Diable! mais si votre supposition est juste, c'est une personne très dangereuse que cette signora Negroni, et très peu sensible à la perte de ses prétendants, puisqu'elle reçoit ce soir.

Peut-être ignore-t-elle que le comte est

mort. Et, au fait, je suis curieux de savoir à quoi m'en tenir sur ce point. Les femmes sont toutes des énigmes, mon cher, et Stella est une énigme très agréable à déchiffrer. Venez m'aider un peu à lire sur son doux visage.

Nous allons la trouver dans ce boudoir où elle trône, sans doute, au milieu d'un essaim d'adorateurs.

Des Loquetières ne se fit pas prier pour accompagner Bernaville.

Il lui tardait d'autant plus de voir la belle Negroni, que l'opinion émise par le journaliste avait fait naître des doutes dans son esprit.

Il se demandait s'il ne faisait pas fausse route et si le comte Henri n'avait pas été tué par un rival.

Dans ce cas là, il fallait immédiatement changer de tactique et chercher le meurtrier parmi les amoureux de Stella, au lieu de le chercher parmi les ennemis des Bourbons.

Et toutes les indications recueillies au vol par des Loquetières, depuis son entrée dans le salon, étaient absolument contradictoires.

Aussi était-il perplexe et se préparait-il à déployer toutes ses facultés d'observation pour deviner le secret de Stella Negroni.

Il franchit côte à côte avec Bernaville le seuil du boudoir, et il eut presque un éblouissement en apercevant cette incomparable Stella.

Il voyait pourtant tous les jours une autre merveille, Octavie de Saint-Héliér, qu'il appréciait à toute sa valeur; elle et son père en savaient quelque chose.

Mais il n'imaginait pas qu'il pût exister sous le ciel une créature aussi parfaite que la jeune femme qui lui apparut assise au fond de ce salon.

Elle était vêtue de noir, et la pâleur chaude et mate de son visage s'harmonisait à merveille avec le costume sombre qu'elle portait.

Ses cheveux retombaient en nattes épaisses sur son cou, et ses grands sourcils dessinaient sur son front blanc deux arcs qui semblaient avoir été tracés au pinceau, tant ils étaient réguliers.

Ses yeux ne ressemblaient pas aux yeux d'émeraude de la divine Octavie. On eût dit des diamants noirs. Ils avaient moins d'éclat et plus de douceur.

La physionomie, moins expressive et moins mobile que celle de Mlle de Saint-Héliér, était plus sympathique; le regard était plus doux et plus réfléchi.

Oriental par le caractère particulier de sa beauté, Stella devait être Italienne par le cœur.

Contrairement aux prévisions de Bernaville, elle n'était pas entourée de sa cour.

Un seul homme, assis sur un siège bas, presque à ses pieds, lui parlait, et on devinait aisément à ses gestes qu'il lui parlait d'amour.

Cet adorateur, qui avait su se ménager un tête-à-tête au milieu d'une assemblée nombreuse, tournait le dos à des Loquetières et à son guide mais la signora Ne-

groni, qui paraissait l'écouter avec une émotion contenue, leur faisait face et aussitôt, d'un signe ou d'un mot prononcé à voix basse, elle l'avertit que deux intrus étaient là.

L'amoureux se leva vivement et se retourna.

—Parbleu! murmura Bernaville, la coïncidence est bizarre. Nous parlons de la mort tragique du comte de Brouage et nous surprenons son cousin germain en flagrant délit de déclaration. Peste! il ne perd pas de temps pour consoler la Negroni.

—Il jouait tout à l'heure au creps, dit tout bas des Loquetières. J'aime à croire qu'il ne connaît pas le fatal événement que...

Peuh! c'est un philosophe, un esprit fort; ces gens-là sont sans vergogne, et ils ne doutent de rien, que de l'existence de Dieu et de la légitimité du pouvoir royal. Qui sait si celui-là ne rêve pas déjà d'hériter un jour de la pairie de son oncle?

Des Loquetières ne dit mot, mais il pensa beaucoup de choses.

—Soyons bons princes, même avec les libéraux, et ne dérangeons pas cet heureux couple, lui souffla le journaliste en le tirant par la manche.

L'agent se laissa entraîner. En faisant volte face, il se heurta presque contre un homme qui entraît précipitamment dans le boudoir et qu'il reconnut fort bien.

C'était le réfugié espagnol, le seigneur à l'épingle rose.

Ce Castillan ne parut pas prendre garde aux deux personnages qui se trouvaient sur son chemin.

Il continua à s'avancer vers la signora Negroni, mais il modéra son allure précipitée et il aborda très cérémonieusement la dame du boudoir.

On devinait qu'il se savait observé.

Telle était du moins l'opinion de des Loquetières, qui aurait voulu tout voir et tout entendre, comme le Solitaire de la romance.

Entendre ce qu'allait se dire Stella et ses adorateurs, c'était impossible. Voir c'était difficile, mais ce n'était pas impraticable, en s'y prenant bien.

Bernaville, en homme bien élevé, entraîna son compagnon pour ne pas avoir l'air d'épier ce trio; mais l'agent tenait beaucoup à ne pas trop s'éloigner, et il dégagea doucement son bras.

—Eh bien! lui demanda le rédacteur du "Drapeau blanc," quand ils eurent franchi le seuil du salon, que dites-vous de cette beauté transalpine?

—Je dis qu'elle doit tourner toutes les têtes, et, en vérité, je ne suis pas étonné qu'on se batte pour elle. Si le comte de Brouage était son prétendant, il y a gros à parier qu'il a été tué, comme vous le supposez, par quelqu'un qui aspirait à le supplanter dans les bonnes grâces de la dame.

—Reste à savoir lequel. Tous les habitués de ce salon sont plus ou moins amoureux de Stella, y compris le marquis jaco-

bin. Je l'ai entendu plus d'une fois lui débiter des fadeurs qu'il a sans doute apprises par coeur à Versailles avant la guerre d'Amérique.

—Je remarque cependant qu'il n'a pas accompagné dans le boudoir son ami l'Espagnol.

—Non. Il doit être parti. Il n'aime pas à rentrer tard. Ce n'est pas qu'il ait des discours à préparer, puisqu'il ne monte jamais à la tribune. Mais il doit passer ses nuits à correspondre avec les ennemis du roi.

—Alors, vous croyez qu'il conspire? demanda des Loquetières en prenant un air innocent.

—Mon cher, les libéraux ne font que cela. Seulement les chefs se tiennent dans la coulisse et laissent les écervelés qui veulent jouer les premiers rôles se faire couper le cou, pendant qu'ils protestent hautement de leur respect pour le gouvernement constitutionnel.

Mais laissons là les révolutionnaires prudents et revenons à la divine Stella. Ce qui me plaît en elle, c'est qu'elle ne ressemble pas du tout à nos poupées à la mode. Elle ne se coiffe pas, elle ne s'attife pas, elle prend pas d'attitudes. Elle est belle et voilà tout.

—Belle comme une statue, mon cher Bernaville, et le marbre est froid.

—Des Loquetières, vous n'y entendez rien. Cette statue a un coeur, je vous en réponds. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à regarder ses yeux.

—Oui, ils se voilent... ses longs cils s'abaissent... on jurerait qu'elle vient de recevoir une mauvaise nouvelle.

—Bien trouvé. La mauvaise nouvelle, je la devine. Le seigneur Gomez y Valdez y... n'importe quoi vient d'apprendre, de la bouche de son ami le député, que le comte de Brouage a été tué la nuit dernière, et il s'est empressé d'aller raconter l'histoire à Stella.

Ces Castillans manquent de tact.

—Hum! celui-ci n'est peut-être pas très fâché d'annoncer à la belle que ce jeune homme est mort. Les Espagnols sont jaloux en diable et on les accuse d'être féroces en amour.

Mais, si vos conjectures sont justes, je serais curieux de savoir ce qu'éprouve en ce moment le cousin de la victime.

—Moi aussi; malheureusement, il nous tourne le dos, et, comme je n'aime pas à surveiller les gens, je n'attendrai pas qu'il se retourne. J'ai affaire à mon journal et je vous souhaite le bonsoir.

Venez donc un de ces matins au café Lemblin. Toute l'école libérale et classique y déjeune. Nous turlupinerons un peu ces perruques révolutionnaires.

Et, sans attendre la réponse de des Loquetières, Bernaville, qui était un fantaisiste, tourna brusquement les talons et se mit à remonter la galerie.

L'admirateur de M. de Sartine était accoutumé aux singularités du journaliste, qui fut une des figures les plus curieuses de ce temps, fertile en types originaux.

Il ne chercha point à le retenir, sachant bien que le rédacteur du "Drapeau

blanc" n'en faisait jamais qu'à sa tête.

Au surplus, il n'avait plus besoin de lui, ni de personne. Les renseignements qu'il venait de recueillir lui suffisaient. Il n'avait plus qu'à les coordonner, à les comparer et à en tirer des conclusions. Or, c'était précisément à quoi il excellait.

Son esprit logique et précis avait déjà laissé de côté les comparses qui remplissaient le salon, pour s'attacher aux personnages qui lui paraissaient valoir la peine qu'on les étudiait.

La baronne lui semblait insignifiante. Les députés de l'opposition n'étaient évidemment pour rien dans l'affaire. L'étudiant Marcas, non plus. Du reste, il avait sans doute décampé, car on ne le voyait plus.

Restaient Stella, Fabien de Brouage et le seigneur espagnol.

Quel lien unissait entre eux ces deux hommes et que pouvaient-ils avoir à dire de si intéressant à la signora Negroni.

L'entretien qu'ils avaient avec elle continuait, plus animé que jamais, et des Loquetières ne perdait pas un de leurs gestes.

Son instinct de maître en espionnage lui disait qu'il était question entre deux de l'événement du jour, et qu'ils devaient y être mêlés, au moins indirectement.

Aussi les regardait-il de tous ses yeux, et à force de les regarder, il aperçut dans la toilette de l'Italienne un détail qui ne l'avait pas frappé tout d'abord.

Elle portait, passée horizontalement à travers son épaisse chevelure noire, une longue broche d'argent terminée aux deux bouts par deux grosses boules de corail rose.

—Oh! oh! se dit des Loquetières, voilà une parure qui ressemble fort à l'épingle de l'hidalgo. Serait-ce un signe de ralliement? Pourquoi tout ce corail? Je sais bien que c'est encore la mode en Italie... mais en Espagne? Décidément, il faut que je sache à quoi m'en tenir sur ce réfugié et je vais commencer par le suivre à sa sortie de l'hôtel.

Ce projet était sans doute fort sage, mais en attendant le moment de le mettre à exécution, l'ami du chevalier se trouvait dans une situation assez fautive.

Planté, comme il l'était, au bout de la galerie, à deux pas du boudoir ouvert, il devait attirer tôt ou tard, et il attirait déjà l'attention de l'Italienne et de ses amis, qui tournaient fréquemment la tête de son côté.

Or, il tenait absolument à ne pas les perdre de vue, et, par conséquent, à ne pas quitter la place.

Pour motiver une longue station à l'entrée du boudoir, il fallait un prétexte, une occupation qui lui permit de se donner une contenance.

A sa gauche, tout près de lui, on jouait à l'écarté. En se rapprochant de la table, il pouvait encore suivre du regard les causeurs du petit salon.

—Voilà mon affaire, pensa-t-il. Je vais me mêler aux parieurs, je parierai même, s'il faut, et personne ne fera plus attention à moi.

Il obliqua donc insensiblement à gauche, et, en se confondant avec les spectateurs de la partie, il prit position si adroitement, que tout en faisant face au tapis vert, il surveillait du coin de l'oeil le trio suspect.

Les intéressés au jeu n'avaient pas exagéré en disant que les coups étaient très chers.

De chaque côté s'élevaient des piles de louis d'une hauteur respectable, et des Loquetières admirait qu'on risquât tant d'or dans un temps où l'or était assez rare.

Ce phénomène ne lui paraissait d'autant plus surprenant, que les joueurs n'appartenaient pas à la même catégorie que les amateurs de la bouillotte.

Il n'y avait autour de la table d'écarté que des jeunes gens et des hommes qui avaient appartenu à l'ancienne armée.

La demi-solde accordée par le gouvernement aux militaires non ralliés suffisait à peine pour vivre, un observateur pouvait bien se demander où ces braves avaient pris de quoi exposer de si gros enjeux.

—En voici un qui, si je ne me trompe, était simple capitaine sous l'usurpateur, et qui risque une mise de deux cents francs, pensait des Loquetières. C'est la Cour des Miracles, que ce salon de la baronne. Les pauvres s'y changent en riches; mais je ne crois pas aux miracles, et j'aurai l'explication de celui-là.

Et il ajoutait à part lui:

—L'Espagnol est toujours là, et le vicomte aussi. Ils causent maintenant plus tranquillement. Ils ont l'air de traiter une affaire. Quelle affaire?... Certainement, ils ne parlent pas du cours de la rente... Cette Italienne ne les écouterait pas avec tant d'attention.

Pendant qu'il suivait en esprit ce raisonnement, un des joueurs qui venait de perdre la partie se leva en disant:

—Décidément, il n'y a rien à faire. Notre côté est empoisonné. Pour changer la veine, il nous faudrait quelqu'un qui n'eût pas encore tenu les cartes.

Et, avisant l'honnête figure de M. des Loquetières, le décafé reprit:

—Vous jouez l'écarté, n'est-ce pas, monsieur?

—Assez mal, balbutia l'agent, qui ne se souciait pas d'enchaîner sa liberté en s'engageant dans une partie.

—Qu'importe? Nous vous conseillerons, et vous gagnerez, j'en réponds. Je suis physionomiste, et je suis certain que vous devez avoir de la chance.

Celui qui tenait ce discours engageant était un officier en bourgeois, mais un officier qui servait certainement les Bourbons car il était tout jeune et il n'avait pas la mine rébarbative des militaires réformés depuis la chute de l'Empire.

Du reste les joueurs s'étaient partagés en deux camps. D'un côté les royalistes, de l'autre les bonapartistes.

Et les royalistes étaient en pleine déroute. Ils venaient d'être battus pour la quatrième fois par un grognard qui devait être aussi fort à la pointe et à la contre-

pointe qu'à l'écarté, car il regardait les vaincus d'un air provocateur.

Il se sentait soutenu, d'ailleurs, par cinq ou six camarades tous des gens solides et pourvus de figures énergiques.

Les amis de son adversaire ne ressemblaient point à ces soudards, et ils se mirent à insister auprès de des Loquetières qui, en toute autre circonstance, n'aurait pas mieux demandé que de combattre pour la bonne cause, car il ne haïssait point l'écarté et il le jouait à merveille.

Qui donc gagnera la jolie montre d'or?

Mais il ne voulait pas cesser d'observer la scène qui se passait dans le boudoir, et il aurait nettement refusé de tenir les cartes, s'il ne se fût aperçu qu'il verrait encore mieux les causeurs en s'asseyant qu'en restant debout.

La table était disposée de telle sorte que les deux tenants étaient placés de profil par rapport au petit salon, et comme elle touchait presque la cloison, les parieurs, groupés d'un seul côté ne masquaient pas le sofa où la signora Negroni venait de se rasseoir entre ses deux adorateurs.

Des Loquetières se dit qu'après tout il courait encore moins le risque d'attirer l'attention de la dame en s'attablant. On ne se défie pas d'un homme qui tient les cartes, attendu qu'on suppose qu'il est tout à son jeu.

Il espérait bien, d'ailleurs, n'être pas retenu longtemps et le colloque auquel il s'intéressait ne paraissait pas près de finir.

De plus, il craignait de se singulariser en refusant une invitation polie, et il n'était pas fâché de se concilier la bienveillance de quelques habitués appartenant à la même opinion que lui.

—Messieurs, dit-il en prenant place, je ne veux pas vous désobliger. Je vous préviens seulement que je joue très petit jeu.

On ne lui répondit pas, mais on le soutint.

A côté du double louis qu'il déposa timidement sur le tapis, s'entassèrent aussitôt des masses compactes.

La confiance revenait aux vaincus, mais les vainqueurs ne demandaient qu'à poursuivre la série de leurs triomphes, et les mises furent couvertes avec entrain par le côté adverse.

La donne échut à des Loquetières, qui, en tournant l'atout, s'inclina et dit :

—Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Son adversaire, au lieu de lui répondre par un signe de tête poli, lança une carte comme il aurait poussé un coup droit, puis une autre, puis une autre encore, et en détachant la dernière, par un coup de poing, il s'écria :

—La vole!

Des Loquetières crut devoir prendre un air isolé, mais il lui était parfaitement égal de perdre deux points, car il assistait en ce moment même à un spectacle bien plus intéressant pour lui que la partie.

La scène avait changé dans le boudoir. Stella Negroni, à demi couchée sur les

coussins du sofa, jouait distraitemment avec son éventail; les deux hommes s'étaient levés et continuaient à causer entre eux; mais, sans doute, leur conversation n'intéressait plus la belle Italienne, car elle ne l'écoutait pas.

—Qu'est-ce que le vicomte peut bien raconter à l'Espagnol? pensait des Loquetières.

Mais il fallut se remettre à son jeu.

Au second coup, le grognard fit encore le point; de plus, il eut le roi, et ses opinions politiques ne l'empêchèrent pas de le marquer.

La vieille garde triomphait sur toute la ligne, et la jeune armée faisait assez triste figure.

L'homme des grandes traditions, lui, ne paraissait pas ému du tout. Il considérait son double louis comme perdu, mais il trouvait que ce n'était pas payer sa place trop cher, car, dans le boudoir, la pièce se corsait.

Un homme venait d'y entrer par une porte que l'espion ne pouvait pas voir et qu'il n'avait pas remarqué, et cet homme était le portier qui gardait l'hôtel.

—Pour le coup, il y a du nouveau, se dit des Loquetières; cet Italien vient faire un rapport à sa maîtresse. Donc, il se passe ou il va se passer des choses que je veux voir.

Heureusement, ce vieux sabreur a quatre points. D'ici à deux minutes, j'aurai perdu, et je serai libre de mes mouvements.

—A vous de donner, dit à des Loquetières un des parieurs qui le soutenaient. Tâchons de ne pas perdre le cinquième point comme nous avons perdu les quatre premiers.

—Monsieur, murmura l'ami du chevalier de Saint-Héliér, je crains bien qu'en comptant sur moi, vous n'ayez mal placé votre confiance; mais, enfin, je vais faire de mon mieux pour la justifier.

Et il se mit à mêler les cartes en observant le boudoir du coin de l'œil et en se disant :

—Par où le portier est-il venu? Il y a donc dans le petit salon une porte secrète? Et quelle nouvelle apporte à la Negroni ce célèbre Calabrais? Elle n'a pas l'air trop émue en l'écoutant, et cependant il me semble qu'elle a pâli.

—Ah! le roi! s'écria le jeune officier. C'est de bon augure. Marquez-le.

Des Loquetières le marqua sans aucun enthousiasme, et releva son jeu avec l'espoir de n'y trouver que des sept ou des huit.

Il y vit, à sa très vive contrariété, cinq atouts par la dame.

S'il l'eût osé, il aurait proposé, mais on le surveillait, et force lui fut de faire la vole.

La jeune armée releva la tête, et la vieille garde murmura.

—Silence dans les rangs! dit le grognard qui tenait les cartes. La partie n'est pas perdue pour trois points qu'un civil vient de faire. Après l'entrée des alliés nous avons bien eu le 20, mars.

—Et après le 20 mars, Waterloo, ripos-

ta l'officier qui avait recruté des Loquetières.

Le sabreur releva la tête, et dit tranquillement en toisant son ennemi :

—Vous, monsieur de Waterloo, nous causerons tout à l'heure, si le cœur vous en dit.

—Quand il vous plaira.

—Bon! pensa l'agent. Encore un duel. Voilà une affaire à suivre. Qui sait si ce n'est pas ce vieux chercheur de querelles qui a fait le coup de la nuit dernière.

Pourvu qu'il gagne vite la partie! Jamais je n'ai eu tant besoin de ma liberté d'action.

—C'est dit, reprit le capitaine en demi-solde, on s'expliquera, jeune homme. Et, en attendant, vous allez voir le retour de l'île d'Elbe. Je parie mes vieilles bottes contre votre épaulette neuve que je tourne César.

Il tourna le neuf de pique, à la grande désolation de des Loquetières, qui faisait les vœux les plus ardents pour son adversaire.

Il venait de voir disparaître le portier, qui avait dû s'en aller, comme il était venu, par un escalier dérobé, et il voyait maintenant la Negroni, le vicomte et le seigneur espagnol rentrer dans le grand salon.

—Où vont-ils? se demandait l'élève de Fouché. Et qui sait si je les retrouverai tout à l'heure? Maudite partie! Ma foi! tant pis, je vais proposer si j'ai beau jeu, et jouer d'autorité si je n'ai rien en main; ce sera fini plus vite. Mes parieurs crieront, mais je m'en moque.

Les parieurs crièrent, en effet, car, ayant relevé un jeu superbe, il proposa.

—Impossible à mon cœur, répondit le vieux troupiér, qui se croyait sûr du point, car il avait deux rois, dont César, son préféré, deux atouts.

Il le perdit, et son refus lui coûta la partie.

Des Loquetières était exaspéré, mais ses associés jubilaient, et il recueillit les éloges les plus flatteurs sur la façon magistrale dont il avait ménagé ce coup victorieux.

Ces éloges, il ne les méritait guère, et il enrageait de tout son cœur d'avoir été si bien servi par le hasard.

La fortune ne favorise que ceux qui la dédaignent. Aussi ne voit-on presque jamais les pauvres diables gagner.

Le gagnant malgré lui s'agitait sur sa chaise pour tâcher de voir ce qui se passait dans le salon, et surtout ce qu'étaient devenus les causeurs du boudoir.

Il était si troublé, qu'il oublia de ramasser ses quatre louis.

Il fallut que son ami l'officier le priât, à deux reprises, de procéder à la répartition des bénéfices entre les intéressés et de retirer la petite somme qui lui revenait.

—Bravo! monsieur, lui dit ce gai jeune homme, vous avez dispersée l'armée de la Loire. J'espère que vous allez la poursuivre.

—Mais, murmura l'ami du chevalier de Saint-Héliér, toute ma joie est gâtée. On

vous a cherché querelle, et je serais désolé qu'à l'occasion de cette partie, vous fussiez obligé...

—D'aller sur le terrain ? Parbleu ! j'en serais ravi. Il y a trois mois que je ne me suis battu, et la main me démange. D'ailleurs, j'ai des camarades à venger. On a encore tué cette nuit un garde du corps.

—Oui, j'ai entendu parler à mots couverts de ce déplorable événement, répondit des Loquetières, qui était toujours à l'affût de renseignements. Connaît-on la cause de la querelle ? Sait-on...

—Vous plairait-il monsieur, de vous occuper de la partie ? dit sèchement le joueur qui venait de s'asseoir à la place du perdant.

Celui-là paraissait être intimement lié avec les vieux troupiers que l'espion venait de battre, mais il ne leur ressemblait pas du tout.

Il n'avait pas trente ans il était vêtu à la mode du jour, et cependant il portait le ruban rouge, et ses favoris étaient coupés carrément au niveau de l'oreille.

Il devait avoir servi en 1814, dans les gardes d'honneur.

Des Loquetières mourait d'envie de lâcher pied devant ce jeune soutient de l'usurpateur, mais il comprit que, s'il levait le siège, son brusque départ serait remarqué.

Or, ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était d'attirer l'attention, car la dernière partie de la tâche qu'il s'était imposée était des plus délicates à remplir.

Il voulait s'attacher aux pas du seigneur espagnol dont l'épingle en corail lui trottait par la cervelle, et, pour épier quelqu'un, c'est assurément une détestable condition que d'être épié soi-même.

Il se résigna donc, fort à contre cœur, à rester. Seulement, il se retourna plusieurs fois sous prétexte de consulter ses parleurs au sujet du partage du butin conquis sur les impériaux.

Ce mouvement prémédité lui procura l'indicible satisfaction de voir que les trois personnes qui l'intéressaient étaient encore dans le salon.

Le vicomte Fabien cherchait à fendre la foule pour s'approcher de la table de creps; le Castillan causait avec des messieurs qui n'avaient pas du tout l'air de conspirer, et la belle Stella, debout derrière sa respectable tante écoutait, en jouant de l'éventail, les galanteries au gros sel des financiers de bouillotte.

—Bon ! se dit des Loquetières, ils ne se doutent de rien. Je les retrouverai tout à l'heure, et, en attendant, je puis bien gagner quelque argent à ces traîneurs de sabre. Il sera certainement pris sur l'ennemi, cet argent-là, car il ne sort pas de la caisse des retraites.

Rassuré et rasséréné, l'agent secret laissa ses quatre louis sur le tapis, et prit les cartes contre un adversaire qui avait à chaque donne le roi et trois atouts dans la main.

La partie fut gagnée en deux coups.

Au garde d'honneur succéda un grand diable d'officier, dont le visage osseux

semblait avoir été brûlé en Egypte, tanné en Espagne et gelé en Russie, un volontaire de 92, passé prétorien pour avoir trop vaincu sous César.

Celui-ci risqua cinq louis, qu'il appelait cinq napoléons, et il les perdit sans marquer un seul point, mais non sans jurer entre ses dents.

Vint ensuite un homme à lunettes, qui avait dû être chirurgien militaire et qui se défendit un peu mieux.

Il fut décaivé par un roi, tourné au moment décisif.

La grande Armée expiait ses triomphes. Elle en était à la retraite de Moscou.

Et, comme on l'avait déjà vu après la Bérésina, elle manifestait un vif mécontentement, voire des dispositions à se débâcher.

Sans doute, les munitions lui manquaient, car elle avait usé beaucoup de cartouches.

Tous ces braves en disponibilité lançaient des regards furieux au plaideur des Loquetières, qui souriait béatement et qui n'était plus pressé de partir, car il venait de gagner quatre parties et il y prenait goût.

De plus, il n'oubliait pas de regarder souvent derrière lui, et il constatait chaque fois, avec un nouveau plaisir, que la signora Negroni et l'homme à l'épingle rose n'avaient pas changé de place.

La Negroni se penchait en ce moment pour dire quelques mots à l'oreille de la baronne et l'hidalgo s'entretenait maintenant avec un homme dont l'infatigable observateur ne voyait que le dos.

—Allons, messieurs, à qui le tour ? demanda railleusement un des officiers royalistes.

La place était vide en face de des Loquetières, et les perdants montraient peu de dispositions à l'occuper.

—Les rois sont contre nous, grommela le chirurgien.

—Il y en a pourtant un qui se nomme César, dit un garde de Monsieur.

—César est à Sainte-Hélène et son successeur nous a mis à la demi-solde.

—On ne s'en douterait pas. Vous jouez plus cher que nous.

—Prétendriez-vous insinuer que la police de vos Bourbons nous fait des rentes ? demanda le vétéran des armées de la République.

—Prenez-le comme vous voudrez, répliqua la garde de Monsieur.

—Très bien, jeune homme, je serai demain à midi devant le canon du Palais-Royal.

—Moi, j'y serai à midi moins un quart.

—Encore un ! pensa des Loquetières. On marche sur les duels ici. C'est ne pas s'y reconnaître, au milieu de tous ces breuteurs.

—Voyons, messieurs, s'écria un officier, finissons-en. Trouvez un rentrant ou bien l'un de nous va prendre la place.

—Un rentrant ! me voici, dit une voix qui fit tressaillir l'ami du chevalier.

Cette voix était celle de l'homme qui causait avec l'espagnol, et qui, après avoir salué poliment son interlocuteur, se re-

tourna et se dirigea vers la table d'écarté.

—Le colonel Fournés ! s'écrièrent en choeur les vaincus. Ah ! ah ! nous allons voir.

L'agent n'avait pas besoin qu'on prononçât ce nom pour reconnaître celui qui le portait.

Ce colonel était une des personnalités les plus marquantes du parti qui regrettait l'Empire. Il avait brillamment servi Napoléon, il était riche, il était encore jeune, et il exérait le nouveau régime.

Il n'en fallait pas tant pour faire de lui un chef, et il avait été mêlé plus ou moins directement à tous les complots tramés depuis 1815 contre le gouvernement des Bourbons.

Compromis notamment dans l'affaire de l'Épingle noire, il avait comparu comme accusé, au mois d'octobre 1817, devant la cour d'assises de la Seine.

Acquitté, grâce aux excellents renseignements fournis sur son compte par le général de Brouage, qui l'avait eu jadis sous ses ordres au 9<sup>e</sup> dragons, le colonel Fournés était resté à Paris, où on le surveillait, quoiqu'il affectât de ne plus s'occuper de politique.

Or, il y avait eu un jour dans la vie de des Loquetières, jour néfaste, où cet espion de haut vol s'était vu forcé de faire lui-même, et en propre personne, arrêter ce terrible colonel, lequel n'avait certes pas oublié la figure du Judas qui l'avait jadis attiré dans un piège.

—S'il me voit, je suis perdue, se dit aussitôt l'ami de M. de Saint-Héliér. Il ne vient ici que pour conspirer, et il devinera sans peine que je n'y viens que pour observer. Je vais être assommé dans la rue en rentrant chez moi.

Et, tout en cherchant un moyen d'échapper au lamentable sort qu'il prévoyait, le malheureux se mouchait avec fureur, pour tâcher de cacher sa figure sous son mouchoir.

Cependant, le colonel s'avancait calme et souriant. Il salua courtoisement les joueurs, même ceux de l'autre parti, serra la main à deux ou trois anciens camarades, et s'assit sur la chaise vacante en disant :

—Nous sommes donc battus, messieurs ?

—A plate couture, mon colonel, répondit l'ex major.

—Bah ! la bataille de Marengo était perdue à trois heures, et à six heures nous l'avions gagnée. Je ne suis pas Desaix, mais je vais tâcher d'arrêter la déroute.

Je tiens tout ce qu'on jouera de l'autre côté, et je prends dans mon jeu tous ceux de mes amis qui voudront bien s'y intéresser.

Des Loquetières ne s'associa point au murmure approbateur qui accueillit cette proposition. Il s'agitait comme si son siège eût été rembourré d'épines, et il baissait le nez de plus en plus.

Cependant, le colonel ne paraissait pas s'occuper de lui. Il avait posé deux rouleaux d'or sur la table, et il attendait, sans regarder son adversaire, que le jeu fût fait.

C'était une figure avenante que celle du colonel Fournés. Il était blond, mince et fort bien tourné. Il avait guère plus de quarante ans, et ses façons ne sentaient nullement la caserne. Il ressemblait plutôt à un homme du monde qu'à un soldat, et il aurait eu l'air très doux, n'eût été le regard clair et perçant comme une lame d'épée qui jaillissait parfois de ses yeux bleus.

—Les mises sont faites. Il me semble, monsieur, que nous pouvons commencer, dit-il en adressant à des Loquetières un aimable sourire.

—On jurerait qu'il ne me reconnaît pas. pensait l'espion, en toussant pour se donner une contenance. Non... je me flatte... il est impossible qu'il ait oublié ma figure. Que faire, mon Dieu, que faire?

Il était tellement bouleversé qu'il oublia de retirer les louis qu'il venait de gagner et qu'il n'avait certes pas l'intention d'exposer à un revers de fortune.

S'il eût songé à les mettre à l'abri, il les aurait empochés d'autant plus volontiers que son esprit plein de ressources venait de lui suggérer un moyen de se dérober.

Il était résolu à décamper, mais il s'agissait de décamper sans qu'on inquiétât sa retraite.

Or, il se disait que s'il levait le siège avant de commencer la partie le colonel Fournés pourrait fort bien en faire autant, et le suivre dans le salon, dans l'escalier et même plus loin, pour lui couper les oreilles.

Au contraire, la partie une fois engagée, le redoutable colonel ne serait plus libre de ses mouvements, car il se ferait sans doute un point d'honneur de ne pas abandonner ses camarades qui venaient de lui confier leurs derniers napoléons.

Fournés devait certainement avoir conservé un mauvais souvenir de ses courtes relations avec le personnage qui l'avait arrêté jadis; mais, après tout, il ne savait pas d'une façon certaine que ce personnage venait chez la baronne pour y faire son métier d'espion.

Et, s'il s'en doutait, il n'était pas probable qu'il voulût faire une scène dans le salon, en présence de beaucoup de gens qui n'étaient pas tous de son parti.

Des Loquetières finit même par se dire que cet élégant conspirateur n'était pas homme à se faire justice de sa propre main et que, s'il voulait châtier un agent de la police secrète, il chargerait de cette besogne des affiliés subalternes.

Ceux-là n'avaient pas tant de scrupules et ne demandaient pas mieux que d'assommer un mouchard.

Le grand point consistait donc à disparaître sans laisser à Fournés le temps de donner des ordres, et Fournés ne pouvait pas leur en donner à une table d'écarté, sous les yeux de cinq ou six officiers royalistes.

Un peu réconforté par ces réflexions judicieuses l'élève de Fouché releva la tête et osa pour la première fois, regarder l'ennemi en face.

—Vous plaît-il monsieur, que nous ti-

rions la donne? lui demanda le colonel de sa voix douce et sonore.

—Je commence à espérer qu'il ne se souvient pas de moi, pensa des Loquetières. Raison de plus pour brusquer mon départ. A la longue, la mémoire lui reviendrait.

La main échut au soldat de l'Empire qui accompagna la retourne d'un gracieux salut.

Le moment était venu de jouer la comédie pour avoir un prétexte de déguerpir.

Des Loquetières passa sa main sur son front, se pinça les lèvres, et prit un air souffrant.

—C'est à vous à parler, monsieur, lui dit poliment Fournés.

—Je propose murmura l'agent d'une voix entre coupée.

—Je refuse.

Des Loquetières joua d'une main tremblante, et ne fit pas une seule levée.

—Qu'avez-vous donc, monsieur? demanda le colonel avec intérêt. Seriez-vous indisposé?

—Oui, balbutia l'agent qui n'avait pas eu de peine à pâlir, car il avait réellement peur; je... je ne me sens pas bien.

—Reposez-vous. J'attendrai que vous soyez remis.

—Je vous suis obligé... mais je... oui, je souffre trop pour continuer... je ne sais plus ce que je fais... je désirerais sortir...

—Ce n'est pourtant pas la première fois que ce pékin voit le feu, ricana le chirurgien-major.

—Diable! mais vous allez couper notre veine, cher monsieur, s'écria un des officiers royalistes.

—Je suis désolé, messieurs, mais je vous jure que je ne saurais rester plus longtemps... j'ai besoin d'air... j'étouffe...

—Bon! voilà maintenant qu'il a des vapeurs comme une jolie femme. Ce n'est pas naturel, dit le sceptique major.

—Monsieur, dit le colonel de l'air le plus sérieux du monde, il serait cruel d'insister pour vous obliger à achever la partie. Je crois que vous ferez bien d'aller faire un tour dans le jardin de l'hôtel.

—Oui... c'est cela... dans le jardin... en m'y promenant je me remettrai... mon étourdissement se dissipera, je l'espère... alors je remonterai...

—Et en attendant, vous nous plantez là avec nos deux points! interrompit un des grognards.

—J'en suis désolé... mais un de ces messieurs aura peut-être la complaisance de tenir mon jeu.

—Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient, dit le colonel.

—Alors, je vais prendre les cartes, s'écria l'officier qui avait ramassé un duel pour avoir parlé de Waterloo.

—Merci... oh! merci... je vous suis bien obligé... et à monsieur aussi, dit des Loquetières en se levant avec effort.

Et comme il ne perdait pas la tête, il ajouta, pour faire croire qu'il se proposait vraiment de revenir.

—J'ai six cent quarante francs au jeu...

aurez-vous la complaisance de les retirer avec mon bénéfice si nous gagnons... et si je ne suis pas de retour avant la fin du coup?

—C'est convenu, lui répondit l'officier en s'attablant à sa place.

Des Loquetières, émerveillé et ravi du succès de sa ruse, s'éloigna d'un pas chancelant pour gagner la porte; mais il eut soin, avant d'y arriver, de regarder à droite et à gauche, et même de se retourner une ou deux fois.

Il eut l'inexprimable satisfaction de voir que le colonel continuait la partie, et il remarqua, en passant, que la baronne était toujours à la bouillotte, que le seigneur castillan se tenait debout derrière elle, et que la signora Negroni avait disparu.

—Je suis sauvé, se dit-il en prenant son manteau dans l'antichambre; mais, c'est égal, je n'ai pas de temps à perdre. Fournés n'a qu'un mot à dire pour mettre un de ces coupes-jarrets à mes trousses... Pourvu que je trouve un cabriolet de place pour rentrer chez moi...

Et il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier où, en arrivant, il avait rencontré l'étudiant Marcas.

—Quelle soirée! pensait-il. Je n'aurai pas grand'chose à apprendre de main au marquis, mais je tiens beaucoup de pistes. Le vicomte Fabien est suspect. L'Espagnol est suspect. La baronne et sa nièce sont suspectes... Ben, voilà que je parle comme du temps où je travaillais pour le Comité de salut public... J'ai eu tort d'opter pour les moyens doux... On conspire ici... Le colonel Fournés... l'épingle... tout ça sent le complot à plein nez... et si j'avais eu l'heureuse idée de donner un coup de filet cette nuit, j'aurais pris beaucoup de poissons... et des gros.

Bah! ces farceuses ne perdent rien pour attendre. Je les ferai coffrer demain.

Oui, mais demain il sera peut-être trop tard. Les oiseaux se seront envolés. Si j'allais tout droit à la préfecture? Non, ce serait peine perdue. Ils ont supprimé le service de permanence. Ils dorment tous. Ah! ce n'est pas comme ça qu'on faisait la police sous le duc d'Otrante... ni même sous Robespierre.

C'est égal, je n'en aurai pas le démenti. Je flaire une grosse affaire. Tous ces vieux de la vieille qui roulent sur l'or... et deux duels engagés chez la baronne à propos de bottes... j'enverrai demain des agents au Palais-Royal et au café Lemblin... il faut que je sache les noms des deux grognards qui ont cherché querelle aux royaux... et puis... et puis nous verrons...

Si je faisais pincer une suite de l'Épingle noire, on ne me mancherait pas cinq cent mille francs de gratification sur les fonds secrets... je pourrais me retirer tout à fait, acheter un château... la châtelaine est toute trouvée, si elle voulait... et elle voudra... il faudra bien qu'elle veuille... d'ici à quelques jours, j'irai

voir Saint-Héliér pour lui demander une réponse définitive.

Ce long monologue ne prit fin qu'au bas de l'escalier.

Dans le vestibule, des Loquetières retrouva le portier, causant tranquillement avec deux cochers qui étaient entrés là pour se réchauffer.

Ce Calabrais n'avait pas du tout l'air de conspirer, et il salua poliment le personnage qui lui avait demandé des renseignements deux heures auparavant.

—Il a une physionomie honnête. Fiez-vous donc aux apparences! pensait l'espion.

En même temps, il s'avancait jusque sur le seuil, et, sans mettre le pied dans la rue, il regardait à droite et à gauche pour s'assurer qu'aucune figure suspecte ne se montrait aux abords de l'hôtel.

Il eut la chance d'être accosté par le cocher d'un cabriolet, dit de régie, qui lui offrit sa voiture.

Des Loquetières s'empressa d'accepter, et, feignant de redouter la température d'une nuit de mars, il attendit que le véhicule vint se ranger devant la porte cochère, et il y grimpa sans fouler le pavé.

Ses craintes étaient chimériques, et il aurait pu rentrer chez lui pédestrement, car l'homme qui lui inspirait tant de frayeur ne songeait pas du tout à le poursuivre.

Pendant qu'un cabriolet de louage emportait vers son domicile l'ami du chevalier de Saint-Héliér, le colonel Fournés perdait la partie d'écarté qu'il jouait contre un jeune officier de la garde.

Une fois de plus, la Grande Armée, si longtemps victorieuse, était battue, et le combat dut cesser car les vaincus n'avaient plus de poudre pour tenter une revanche.

Les soixante quatre louis de des Loquetières furent ramassés par le vainqueur, lequel chercha vainement son associé pour les lui remettre et finit par les confier au valet de la baronne.

Fournés seul aurait pu lutter, et Fournés ne paraissait pas disposé à chicaner la victoire.

Il se leva après avoir salué poliment son adversaire—il était toujours poli, ce terrible colonel—et il s'éloigna, non sans adresser, en parlant, quelques paroles consolantes à ses camarades, qui restaient la poche vide et le cœur ulcéré.

Il ne tenait nullement à se trouver mêlé aux pouparlers qui allaient s'engager à propos des rencontres projetées pour le lendemain, et il se dirigea vers la table de bouillotte.

Le Castillan persistait à suivre le jeu de Mme de Casanova.

Fournés le frôla en passant, et dit, de façon à n'être entendu que de lui seul :

—J'ai vu Judas... Venez. J'ai à vous parler.

Et, continuant son chemin à travers le salon, il alla se mêler aux groupes qui entouraient la table de creps.

Les joueurs n'étaient plus les mêmes. Décavé sans doute par le vicomte de Brouage, le député de l'opposition avait quit-

té la place. Le vicomte lui-même s'était éclipcé.

Et, personne ne se présentant plus pour tenir la banque, les perdants, excités par l'espoir de se rattraper, s'adonnaient avec rage à un creps tournant, c'est-à-dire que chacun d'eux prenait le cornet à son tour et que les mises étaient tenues par qui voulait, ou plutôt par qui pouvait.

Fournés se contenta de les regarder, et il fut bientôt rejoint par l'Espagnol, qui lui prit le bras et l'entraîna à l'autre bout de la galerie, dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur le jardin.

—Alors, dit l'homme à l'épingle rose, vous êtes sûr que cet homme est un espion?

—Parfaitement sûr. C'est lui qui m'a arrêté il y a quatre ans. Il n'est venu ici que pour vérifier les bruits qui courent sur cette maison. Et comme s'est un fin limier, il a tout vu, tout remarqué.

—Il m'a surpris causant avec Fabien et Stella dans le boudoir.

—Et moi, il m'a très bien reconnu. Il ne lui en faut pas tant pour tirer une conclusion. Il doit être déjà en route pour la préfecture de police.

—Nous avons peut-être eu tort de le laisser partir.

—Qu'aurions-nous pu faire? Il était inutile de lui chercher querelle. Ces gens-là ne se battent pas, et surtout ils ne se battent pas sous un réverbère, moyen dangereux, d'ailleurs. C'est la mort du fils de Brouage, mon ancien colonel, qui a fait qu'on nous a détaché cet espion. La police ne songeait pas à la baronne. Elle aura su que le comte Henri fréquentait son salon, et maintenant qu'elle a mis le nez dans nos affaires, elle ne nous lâchera plus, si nous n'avisons.

—J'ai avisé, dit froidement l'Espagnol. Demain, il n'y aura plus personne dans cette maison. Vous savez que depuis longtemps mes mesures sont prises pour le cas où notre secret serait éventé.

—Alors vous me ferez connaître le nouveau point de raillissement.

—Demain soir, la "haute vente" sera informée.

—Fort bien. J'y serai. Séparons-nous.

Encore un mot cependant. Qu'avez-vous décidé au sujet de l'épreuve qu'on doit faire subir au vicomte? J'espère qu'il en sortira honorablement, mais je la crois indispensable pour rassurer les frères qui se défient du neveu d'un pair de France.

—C'est pour cette nuit.

—Alors, à demain! dit le colonel en tournant le dos à son interlocuteur.

#### IV

Le colloque entre l'Espagnol et le colonel Fournés n'avait duré qu'un instant, et personne ne l'avait remarqué.

Tout le monde était au jeu, et les joueurs ne s'occupaient guère de ce qui se passait en dehors de la partie.

Quelques déçavés s'étaient déjà retirés; d'autres se préparaient à les suivre.

Les rangs s'éclaircissaient peu à peu, et la fête tirait visiblement à sa fin, car, chez Mme Casanova, tout se passait avec décence, et l'aurore n'y surprenait jamais les pontes maniant les cartes ou agitant le cornet.

L'écarté avait cessé. Le creps languissait. Seule, la bouillotte tenait encore.

Il y avait eu des désastres à la table ronde, et les financiers en déveine ne lâchent pas prise facilement; mais la baronne, qui avait gagné gros, venait de céder sa place à un rentrant et était allée savourer sa victoire dans le petit salon.

L'Espagnol traversa lentement la galerie. Il examina, en passant, les attardés qui luttèrent encore contre la fortune, et ne vit pas, parmi eux, de figures suspectes.

Les grognards mis en déroute par des Loquetières conféraient dans un coin, et les officiers royalistes formaient, à quelques pas du conciliabule bonapartiste, un autre groupe très animé.

Evidemment, on discutait de part et d'autre les conditions du double duel projeté pour le lendemain.

Les capitalistes dépouillés par la baronne se querellaient sur un coup mal engagé.

Le seigneur castillan passa sans que personne fit attention à lui, et se glissa dans le boudoir, où Mme Casanova, assise à la place qu'occupait tout à l'heure sa nièce, s'éventait pour se rafraîchir.

L'Espagnol la regarda d'un certain air, et elle se leva avec empressement.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

—Nous sommes trahis. Il faut partir.

—Bon! dit tranquillement la baronne. Je m'y attendais, et je suis prête. "E finita la musica." Qu'allez-vous faire de moi. Orso?

—Je n'en sais rien encore. Demain, tu recevras mes instructions.

—Je vais prier saint Janvier pour que vous me renvoyiez en Italie.

—En Italie! tu n'y penses pas. Francesca. Tu serais reconnue et arrêtée dès que tu aurais passé la frontière. Nous ne reverrons notre patrie que le jour où notre patrie sera libre.

—Fasse la madone que ce jour vienne bientôt, car je meurs d'ennui dans cette ville où le soleil ne se lève pas cinquante fois par an... et encore... quand il se lève, il est pâle comme s'il avait la fièvre.

—Tu meurs d'ennui, dis-tu? Je croyais que tu aimais le jeu.

—Oui, je l'aime, dit la baronne avec conviction. Que voulez-vous, Orso, c'est dans le sang. Mon père avait joué et perdu son héritage quand les sbires de Ferdinand l'ont pris. J'aime le jeu pour les émotions qu'il me donne, mais j'aime encore mieux mon pays.

—Je le sais, Francesca. Si je doutais de toi, je ne te confierais pas nos secrets; je compte sur ton dévouement absolu, et bientôt peut-être je te demanderai une nouvelle preuve de ce dévouement.

—Si c'est ma vie qu'il vous faut, Orso,

vous pouvez la prendre. Elle est à vous, car vous avez exposé la vôtre pour sauver mon pauvre Giacomo, et si tous nos frères de Calabre avaient eu autant de courage que vous, je ne serais pas veuve.

Disposez donc de Francesca Ranese comme vous disposeriez d'une esclave.

Vous m'avez faite baronne; faites de moi une marchande de pommes, une balayeuse des rues, peu m'importe pourvu que je serve notre sainte cause.

—Il n'est pas question de cela. Mais il se peut que j'aie une mission à te confier... une mission qui t'obligera à quitter Paris, à vivre dans la solitude, à habiter une mesure qui ne vaut guère mieux qu'une prison.

—Où vous m'enverrez, Orso, j'irai. Et, en me séparant de vous, je ne vous adresserai qu'une prière, une seule: je vous supplierai de ne jamais oublier que Cecilia d'Ascoli vous a tout sacrifié, et qu'en ce monde elle n'a plus que vous pour la protéger.

—Pourquoi me rappelles-tu le passé? demanda vivement l'homme que Bernaville prenait pour un Espagnol. Est-ce que Cecilia se plaint de moi?

—La pauvre enfant vous aime trop pour se plaindre. Et puis, de quoi se plaindrait-elle? Ne l'avez-vous pas élevée jusqu'à vous en l'épousant, vous qui êtes prince de Catanzaro, duc de Corleone et marquis d'Alcamo?? Cecilia était la fille d'un simple gentilhomme. Vous ne l'avez choisie ni pour sa naissance ni pour sa richesse. Orpheline, on l'avait recueillie par charité au couvent de Lanziano, et elle allait prendre le voile quand elle a renoncé à entrer en religion pour vous consacrer sa vie. Cecilia vous doit tout, Orso.

—La femme d'un proscrit...

—D'un proscrit qui reprendra son rang quand il aura délivré l'Italie des tyrans et des étrangers.

—Et qui serait pendu par les Autrichiens s'il se montrait dans le royaume de Naples. Non, Francesca, ce n'est pas Cecilia qui me doit de la reconnaissance. C'est moi qui suis son obligé, et la seule chose que je craigne au monde, c'est de mourir avant d'avoir pu récompenser tant d'abnégation.

—Vous l'aimez. Elle ne demande rien de plus.

—Oui, je l'aime, dit Orso d'une voix vibrante. Je l'aime et je souffre de lui imposer l'odieuse existence qu'elle a acceptée par patriotisme et qu'elle supporte pour l'amour de moi. Je souffre de la voir livrée sans défense aux galanteries de ces Français qui la prennent pour une aventurière.

—Et qui me prennent pour une intrigante. Je m'en console. Que m'importe ce qu'ils pensent de moi et de la noble fille que j'ai nourrie de mon lait? Cecilia d'Ascoli et Francesca Ranese servent mieux l'Italie en tenant ce salon où se rencontrent les défenseurs de la liberté, qu'en se cloîtrant et en se bornant à former des vœux stériles pour la délivrance du sol natal.

—Oui, murmura le proscrit, c'est grâce à vous que nos frères ont pu se réunir et s'entendre, sans donner l'éveil à nos ennemis. Deux femmes ont fait ce que nul de nous n'aurait pu faire. Nous avons maintenant dans Paris cinquante "ventes" en pleine activité. La "Charbonnerie" est fondée en France.

Mais je n'ai plus rien à vous demander. Votre tâche est accomplie, et l'heure est venue de quitter cette maison. Vous êtes soupçonnées. Un espion s'est introduit ici cette nuit. Le colonel Fournés me l'a montré. D'autres ont rôdé hier autour de l'hôtel, qui sera probablement visité demain par des agents de la police françaises. Ils n'y trouveront personne. Luigi vient de monter ici par l'escalier dérobé. Lui aussi, il m'a signalé l'espion qui vient de partir. Je l'ai chargé de donner le mot d'ordre à nos gens. Demain, chacun d'eux aura pris domicile dans des quartiers éloignés de celui-ci.

Toi Francesca, tu vas te confiner dans ton logement de Passy...

—Où mes voisins me prennent pour une bonne bourgeoise, pour une provinciale qui aime à se coucher de bonne heure. Ils ne m'ont jamais vue que le jour, et ils ne se doutent pas que tous les soirs je deviens baronne.

—Maintenant, il serait dangereux de continuer ce jeu. On pourrait te reconnaître. Il faut que tu sortes de Paris, et tu en sortiras d'ici à quarante-huit heures.

—Et Cecilia? Elle restera près de vous, n'est-ce pas? Ah! elle s'estimera trop heureuse, car la vie qu'elle mène l'exécède.

—Cecilia ne reviendra plus dans cet hôtel et ne pourra plus habiter la France.

—Lui avez-vous dit qu'elle allait être forcée de partir.

—Non, pas encore.

—C'est singulier. Tout à l'heure, pendant que vous parliez, j'avais cru lire sur sa figure une émotion si vive... Où est-elle?

—Elle vient de sortir par la porte du jardinet, elle m'attend dans la berline, sur le boulevard des Invalides. Je vais aller la rejoindre, et nous allons rentrer ensemble dans cette maison de la Petite Pologne où, depuis dix mois, nous cachons notre bonheur, et qu'il va falloir quitter.

Mais séparons nous. Il est temps. La nuit s'avance, et il ne faut pas que le jour nous trouve ici. Montre-toi un instant dans le grand salon. Il est presque vide, et on ne s'étonnera pas que tu te retires: c'est ton heure habituelle. Descends par l'escalier dérobé. Luigi va t'accompagner à Passy.

—Je vous obéirai, Orso, dit Francesca d'une voix émue; mais je voudrais, puisque je dois partir... je voudrais embrasser Cecilia.

—Tu la verras avant ton départ, je te le promets. Mais, en ce moment, nous n'avons pas une minutes à perdre. Adieu.

Et après avoir ainsi coupé court aux prières de la baronne Francesca, le sei-

gneur à l'épingle rose s'assura d'un coup d'oeil que personne ne l'observait, pressa le bouton caché dans la boiserie à l'angle du boudoir et disparut par la porte secrète.

Il trouva Luigi à son poste, au bas du petit escalier, et il apprit de la bouche de ce fidèle serviteur que tout était prêt pour le départ si brusquement décidé. Les trois carbonari qui jouaient le rôle de domestiques chez Mme de Casanova avaient reçu le mot d'ordre et n'attendaient que le départ de la baronne pour disparaître.

Le personnel de la maison, y compris la baronne et sa prétendue nièce, n'avait jamais fait que camper rue de Babylone. Tout ce monde menait une existence en partie double et il ne lui en coûtait guère de déménager au pied levé.

Orso adressa quelques brèves recommandations au plus dévoué et au plus intelligent de ses auxiliaires, à ce portier qui avait reçu si poliment des Loquetières, et Luigi les écouta avec tout le respect qu'il devait à son chef suprême et à un prince italien.

Car il était vraiment prince, duc et deux ou trois fois marquis en Italie, ce conspirateur que Bernaville prenait pour un seigneur castillan exilé par les libéraux d'Espagne.

Conspirer, c'était sa vie, conspirer et aimer, car il adorait cette Cecilia d'Ascoli que les joueurs prenaient pour la nièce de la prétendue baronne de Casanova.

Et, en traversant le jardin, il pensait beaucoup moins aux conséquences politiques du grave incident qui venait de se produire qu'au trouble que celui-ci allait jeter dans sa vie.

Il se glissa dans la rue par la petite porte dont il avait la clé et il gagna le boulevard des Invalides, où stationnait une voiture conduite par un cocher affilié à la "Charbonnerie."

Il y monta vivement, et il n'eut pas besoin de donner d'ordre à ce cocher, qui savait où il fallait conduire son maître.

—Enfin c'est donc toi, dit Cecilia en serrant Orso dans ses bras. Je ne vivais plus depuis que je t'ai quitté.

—Enfant! dit Orso en l'attirant sur son coeur. Que craignais-tu.

—Oh! ce n'est pas pour moi que j'avais peur, répondit Cecilia. Je pensais à cet espion que Luigi est venu nous signaler et je me forgeais mille chimères. Je te voyais arrêté par les sbires... je savais que tu te serais défendu... et je tremblais d'entendre le bruit d'un coup de feu... je te croyais blessé... tué... que sais-je? Tu as tant tardé!

—J'avais des instructions à donner à Francesca.

—Des instructions? Mais j'aurais pu me charger de les lui transmettre, puisque je la verrai demain.

—Tu ne la verras pas demain. Tu ne la verras peut-être plus jamais.

—Jamais! que dis-tu? Ah! mon Dieu, serait-ce sur elle que le malheur est tombé?

(A suivre.)

# :-: RHUMATISMES REELS ET IMAGINAIRES :-:

Supposez que vous rencontriez sur la rue un passant, le premier venu, et que vous lui demandiez s'il sait ce que c'est que le rhumatisme, il vous regarderait étonné et vous répondrait à coup sûr:

"Oui, je le sais."

Et peut-être ajouterait-il:

"Voulez-vous un remède, j'en connais un."

Aussitôt il vous débiterait longuement une cure infaillible, dont la recette lui a été transmise par un vieil oncle navigateur ou par la servante du curé qui a baptisé son grand-père.

Si l'on poussait l'interrogatoire plus loin, on s'apercevrait vite que le passant, c'est-à-dire le vulgaire, englobe sous le nom de rhumatisme toutes les douleurs, tous les maux souvent qui peuvent lui survenir.

Les jointures sont-elles enflées? c'est du rhumatisme... Laissons-elles percevoir des craquements plus ou moins nombreux pendant les mouvements? C'est encore du rhumatisme. Bien plus, une douleur s'installe-t-elle dans le dos ou dans le côté? Elle est encore portée au compte de ce malheureux rhumatisme qui n'en peut plus, mais se voit encore attribuer, selon l'inspiration du patient, des maux de tête, des déformations de doigts, des congestions de poumons et des douleurs d'estomac, voire même des affections internes parfaitement naturelles, comme par exemple, l'âge critique.

Et cela n'est pas étonnant, puisque le père de la médecine, lui-même, le docte Hippocrate, avait assimilé les épanchements rhumatismaux aux articulations, aux écoulements du nez dans le rhume et, pour cette raison, avait donné à ce désagréable dérangement le nom de rhumatisme, rappelant par analogie le rhume auquel il le rattachait.

Pendant des siècles, on est resté dans ces idées; il ne faut donc pas s'étonner si elles ont encore cours dans le vulgaire et c'est seulement lorsque Pasteur a énoncé et développé le rôle des microbes dans la maladie que les esprits se sont orientés dans une autre voie.

On a reconnu que beaucoup de maladies s'accompagnent de gonflements des jointures, ou plutôt que le gonflement des articulations peut être dû à des maux très différents, à des microbes d'une origine absolument dissemblable. Il est resté alors une maladie spéciale dans laquelle la tuméfaction et l'endolorissement des jointures tiennent la première place, maladie aiguë qui est le vrai rhumatisme.

Mais les douleurs, les points de côté, les maux de tête ne sont pas du rhumatisme, la plupart du temps, du moins, et ont des sources bien différentes.

Le plus souvent, surtout, chez les femmes qui arrivent à la cinquantaine ou qui l'ont dépassée, ces maux sont l'indice de l'approche de l'âge critique, époque difficile où l'organisme féminin subit une révolution fatale inévitable qui demande une sage préparation pour être abordée en toute sécurité.

Pour affronter sans danger l'âge critique, il n'y a qu'à se bien porter. Par "se bien porter" nous entendons dire être aussi bien que l'on peut être, avoir la conviction que l'on ne peut pas être mieux, en un

mot être dans l'état merveilleux de santé que procurent les Pilules Rouges, c'est-à-dire avoir du sang riche et pur, des forces, un excellent appétit, de bonnes digestions et un bon sommeil, être exempt de tout malaise, car le plus petit malaise indique qu'il y a quelque chose qui cloche dans l'organisme ou un terrain tout préparé pour accueillir la maladie. On lui ouvre la porte, pour ainsi dire.

Mettez-vous donc en état de défense, de force, de résistance, en prenant les Pilules Rouges, le grand régénérateur du sang, le tonique des nerfs, le purificateur de l'organisme.

Certes, il serait excessif de prétendre que toutes les maladies des femmes ont invariablement leur origine ou leur siège dans le sang, cependant, c'est presque un axiome, tant les exceptions sont rares! Il n'en est pas moins vrai que le sang, le liquide vital par excellence, ne saurait être altéré dans sa composition ou troublé dans son cours sans que l'organisme en pâtisse et qu'il en résulte un malaise grave, la plupart du temps dangereux. Ainsi s'expliquent les douleurs et la gravité de l'époque critique.

Aussi, ne saurions-nous trop conseiller aux femmes que cette épreuve attend prochainement, de suivre un traitement de Pilules Rouges dont elles ne peuvent tirer que les plus salutaires effets.

En voici un exemple:

Sudlow, Mass., 30 mai 1909.

Messieurs,

C'est avec plaisir que je vous écris afin d'apporter un nouveau témoignage en faveur des excellentes Pilules Rouges.

Elles font un grand bien à toutes les femmes qui traversent l'époque critique et souffrent en conséquence de douleurs des articulations, de faiblesses, d'étourdissements.

Quant à moi, elles m'ont ramenée avec une rapidité merveilleuse; j'étais faible et pâle et le moindre travail me fatiguait. Toutes ces douleurs ont disparu pour faire place à un courage vrai que je ne me connaissais pas avant de faire l'essai des Pilules Rouges.

Daignez accepter ce témoignage comme une excellente preuve de l'efficacité des Pilules Rouges.

Votre dévouée,

Mme OLIVIER TALBOT.

**CONSULTATIONS GRATUITES** par les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 6 heures du soir, au No 274 rue Saint-Denis, Montréal. Les femmes malades qui ne peuvent venir voir nos médecins sont invitées à leur écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi, par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c, une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue Saint-Denis, Montréal.

## Savon et Onguent "BEL-PO"

Règles Hygiéniques à suivre pour prévenir et guérir les Maladies de la Peau.

Les causes générales des maladies de la peau sont: la faiblesse de la constitution, les scrofules, la syphilis, la mauvaise digestion, la débilité générale, la mauvaise nourriture, le manque d'air et d'exercice, la dentition chez les enfants et la délicatesse de la peau. La malpropreté en est aussi souvent une autre, et c'est pourquoi il est de la plus haute

importance que les personnes veillent attentivement aux soins de leur corps, se lavent souvent, toujours avec de l'eau chaude et un savon antiseptique, comme le savon BEL-PO.

Le traitement des maladies de la peau diffère peu, malgré que ces maladies soient variées. Comme traitement local, il n'y en a pas de meilleur que l'application de l'Onguent BEL-PO, une ou deux fois par jour, sur les parties malades, après qu'elles ont été soigneusement lavées avec le savon BEL-PO.

Le savon et l'onguent BEL-PO sont vendus chez tous les marchands de remèdes.

Prix du savon et de l'onguent BEL-PO, 25c chaque.

Envoyés aussi par la malle, sur réception du prix, par la

Compagnie Chimique Franco-Américaine,  
274 rue St-Denis, Montréal



## CASSE-TÊTE CHINOIS DU

"SAMEDI" No 649

Portrait de femme

Liste des concurrents:

## MONTREAL

Mmes J A Chapleau, A Corbeil, A Gamache, Lafontaine, L Laliberté, W Lapierre, Z Latulippe, C Pagé, R P Parenteau, J W Robin, J Sheridan, A Scotte, N W Tanguay, Mlles A Cloutier, M Durand, A Fontaine, L Fortin, E Gascon, A Guérault, P Jérôme, Y Joly, A Laferrière, Mlles R A Larivière, E Massé, I Payette, M L Primeau, L Scotte, MM H Desparrois, A Laplante, J Scotte, Montréal.

## CANADA

J David Giroux, Beauport; O D'Anjou 2f, Bic; Mme L Couture, Cobalt, Ont; Mlle A Groulx, Hull; A Boisseau, Louisville; Mme E Lévassieur, Mlle M Paradis, Matane; H Fontaine, Maniwaki; Mme H A Proulx, M W Tremblay, Ottawa, Ont; Mlle F Fournier, M J Carl, J O Garneau, P Paré, Québec; Mlle I Lavoie, Rivière du Loup (en bas); H Fortin, Rivière Famine; O Bouchard, A Marchessault, Sherbrooke; J E Desrosiers, J G Lemay, Sorel; Mlle F Meilleur, St-Augustin; Mlle H Fortier, Ste-Scholastique; J Frève, Thetford Mines; Mme H Z Lord, Trois-Rivières; Mme Lemaire, Viauville; Mlle E Courteau, M A Dagenais, Ville St-Louis; Mlle B Gagnon, Village Poltimore.

## ETATS-UNIS

Mme Potvin, Arctic, R I; Mlle G Bergeron, Auburn, Me; Mlle R Dubé, Biddeford, Me; Mlles C Bouchard, A Dionne, Fall River, Mass; L Lavoie, Franklin Falls, N H; Mme R Feurhmann, Greenwich, Conn; Mme J Légaré, Mlle M Lajoie, Holyoke, Mass; Mlle L Bossé, M A Denis, Lewiston, Me; Mlle M L Hamelin, M F A Beauchesne, A Berger, Lowell, Mass; Mme I H Barnes, Manchester, N H; Mlle I Lamarre, M J M Dossat, O Jacob, F A Puyau jr, Nouvelle Orléans, La; Mme M Lachance, Salem, Mass; W Turgeon, Somersworth, N H.

## Gagnants

Mlle I Payette, Mlle L Scotte, Montréal; Mme H A Proulx, Ottawa; J Frève, Thetford Mines; Mlle C Bouchard, Fall River, Mass; Mme R Feurhmann, Greenwich, Conn.

Les six personnes dont les noms précèdent ont droit à 50 centins en argent.

Les personnes appartenant à Montréal qui ont gagné des prix sont priées de passer à nos bureaux et les autres de nous écrire pour nous indiquer où leur envoyer le montant.

Tout est amer pour celui qui a du fiel dans la bouche.

Il ne faut pas couper ce qu'on peut dénouer.

L'autorité fondée sur la crainte n'est pas sûre. La crainte avec le temps, se change en haine.—Shakespeare.

Les grandes amours sont des inondations qui noient toutes les répugnances et toutes les délicatesses de l'âme toutes les opinions préconçues en tous les principes acceptés.—H. Taine.

Tout désir est une illusion; toute satisfaction disparaît lorsqu'à été atteint l'objet qui y donnait lieu.—Renan.

## Recettes et Conseils

**La peau des mains.**—Pour prévenir la sécheresse de la peau des mains, qui est si désagréable, et devient réellement pénible quand elle se traduit en gerçures, on doit maintenir la peau bien propre, mais éviter qu'elle reste humide quand on vient de se laver. On fait bien de porter des gants chauds, et l'on se trouve bien, d'autre part, de recourir à la lanoline additionnée d'un peu d'oxyde de zinc.

**Empesage du linge.**—Voici comment on prépare l'amidon afin de donner au linge de la fermeté et du brillant. Pesez, pour la première fois et afin de juger à l'œil, pour l'avenir, la quantité d'amidon que vous voulez employer, délayez-le dans l'eau comme vous avez l'habitude de le faire. Puis, prenez la huitième partie du poids d'amidon employé et pesez autant de sel de borax. Après l'avoir pulvérisé et fait fondre dans un peu d'eau, vous l'ajouterez à l'amidon et vous ferez cuire le tout ensemble en remuant. Vous empêcherez alors le linge comme à l'ordinaire. Si vous ajoutez une petite quantité de cire blanche ou de bougie ou même de sulf à l'amidon, le repassage sera facile.

**Carré de veau, manière de le découper.**—La méthode ancienne était de partager ce morceau par côtes dans le sens perpendiculaire, en sorte qu'il se trouvait attaché à chacune un petit morceau de filet et de rognon. L'usage maintenant est de commencer par lever le filet et le rognon, et de les couper par morceaux; ensuite on sépare les côtes; elles sont le morceau des dames.

**Contre la transpiration des mains.**—Pour faire disparaître la transpiration, asséchez souvent les mains avec de la pâte d'amandes pulvérisées. Lavez-les à l'eau savonneuse additionnée d'eau de Cologne. Frottez-les ensuite avec un bloc d'alun. Exposez de temps en temps les mains aux vapeurs d'alcool additionné de quelques gouttes de teinture de benjoin.

**Conservation des cornichons.**—On les prend bien verts, ni trop petits, ni trop gros, de belle venue; on les brosse un à un pour enlever le poil rude qui les couvre, et on tranche légèrement leurs extrémités; on les jette à mesure dans l'eau fraîche, pour les y laisser tremper pendant quelques heures; faites bouillir du fort vinaigre, tirez vos cornichons de l'eau fraîche, égouttez-les, essuyez-les, rangez-les dans les vases destinés à les garder, avec des petits oignons pelés et blanchis, des branches d'estragon, quelques gousses d'ail, des poivres longs et plusieurs clous de girofle. Quelques personnes ajoutent de la pimprenelle, de la perce-pierre et un peu de sel; versez votre vinaigre tout bouillant sur les cornichons, laissez-le refroidir à découvert, ensuite bouchez les vases et laissez-les reposer pendant trois jours; au bout de ce temps, vous en tirez le vinaigre, le ferez bouillir de nouveau et le remettrez, en observant encore d'attendre qu'il ait refroidi pour boucher le vase; répétez la même préparation une troisième fois, trois autres jours après. Les petits concombres, cueillis en vert, se confisent de même. Dans quelques pays, on applique ce procédé à la conservation des aubergines et des choux-fleurs. Ces derniers se font blanchir au préalable, coupés en autant de morceaux qu'ils ont de petits pédoncules. On les mange crus.

**Pour blanchir le visage.**—Lavages tous les deux jours avec eau oxygénée, 30 gr.; eau de roses, 30 gr.

**Alose au court-bouillon.**—Videz et n'écaillez point votre alose; faites-la cuire dans un court-bouillon comme le brochet, et servez-la de même.

Vous pouvez aussi mettre dans une casserole huit cuillerées de beurre manié avec de la farine, un peu de court-bouillon passé, et en faire une sauce que vous servirez dans une saucière à côté de votre alose. Il faut avoir soin de tourner toujours cette sauce, tandis qu'elle est sur le feu.

**Béchamelle.**—Mettez dans une casserole huit cuillerées de velouté; ajoutez-y trois cuillerées de consommé; faites réduire à grand feu, en tournant toujours, ces onze cuillerées à cinq; ajoutez alors trois pintes de crème que vous aurez fait réduire à moitié sur un autre fourneau; faites bouillir le tout ensemble, à grand feu, en tournant toujours, pendant près d'une heure, pour que la sauce ne s'attache pas; votre sauce étant liée, vous la passerez à l'étamine.

**Gelée de viande.**—Prenez un jarret de veau que vous aurez ficelé, mettez-le dans une casserole avec des parures de veau, quelques oignons et carottes en tranches, ciboules et persil en bouquet, mouillez le tout avec du bon bouillon et quelque bon fond; faites écumer et rafraichir à plusieurs reprises avec un peu d'eau fraîche; ne faites plus que mijoter votre gelée, jusqu'à ce que les viandes soient très cuites; ensuite passez-la dans un linge mouillé, et clarifiez-la en y jetant un blanc d'oeuf bien fouetté. Cela fait, vous le passerez de nouveau.

**Blanc-mangé.**—Prenez quatre pieds de veau et mettez-les dans dix chopines d'eau, faites-les réduire à une pinte, écumez-les pendant qu'ils cuisent; faites-les refroidir et dégraissez-les bien; séparez votre jus en deux, pour une chopine de jus mettez une chopine de lait, des amandes amères, de la cannelle, muscade et sucre à votre goût, laissez-le bouillir doucement jusqu'à ce qu'il ait pris le goût des épices, ensuite vous le retirez et le passez dans une flanelle, et le mettez refroidir dans votre moule.

**Abatis de dindon en haricot.**—Préparez votre abatis comme suit: après avoir échaudé le tout et l'avoir épluché, mettez-le cuire comme la dinde en daube. Quand il sera cuit, faites roussir du beurre, jetez-y des navets tournés, et retirez-les dès qu'ils auront pris une belle couleur. Mettez une cuillerée de farine dans le même beurre; faites un roux, mouillez-le avec le fond de l'abatis; faites-le bouillir et réduire; ensuite passez-le; remettez-y vos navets, et faites-les cuire dedans; vous y jetterez un petit morceau de sucre, après l'avoir dégraisé. Dressez votre abatis; masquez-le avec les navets, servez-vous de la sauce pour arroser le tout, et servez.

**Alouettes en salmis à la bourgeoise.**—Prenez des alouettes rôties et froides; ôtez-leur la tête et ce qu'elles ont dans le corps; jetez les gésiers; pilez le tout dans un mortier; délayez ce que vous avez pilé avec un peu de bouillon, passez-le à l'estamet, et assaisonnez ce petit coulis de sel, gros poivre et d'un filet de verjus; faites chauffer les alouettes dedans, sans qu'elles bouillent, et servez-les garnies de croûtons frits.

**Beignets.**—Prenez six oeufs, une livre et demie de sucre, une livre de beurre fondu, et assez de farine pour que ce soit un peu plus épais que la pâte de crêpes, une petite cuillerée de soude, un demiard d'eau; détrempez le tout, et faites cuire dans la graisse.

## ENFANTS ET MOUTONS

Il existe en Bohême, dans le petit village de Kanitza, une singulière école. Elle ne contient ni bancs, ni tables pour les écoliers, ni chaises pour les maîtres.

Le fondateur de cette école, certainement unique en son genre, M. Tchelniko, est un ancien instituteur, qui préconise avec acharnement le retour à des conditions de vie plus normales et plus simples.

Dans les écoles qu'il a créées, les classes se font en plein air, dans l'herbe. Les enfants n'ont aucun siège à leur disposition. Ils doivent s'étendre ou s'accroupir dans l'herbe. Le maître lui-même donne sa leçon couché à plat ventre.

Lorsqu'il pleut, la leçon est donnée dans un hangar très vaste qui recouvre une gigantesque pelouse. L'hiver, les classes ont lieu dans une serre. Et les enfants sont étendus sur des tapis et des nattes en aloès.

M. Tchelniko affirme que la position assise est très dangereuse pour les enfants. Elle produit les déformations les plus ridicules et les plus funestes; les épaules se voûtent, les reins s'affaiblissent.

Le créateur de cette singulière école affirme d'ailleurs que les enfants ne peuvent se développer que dans un décor de végétation.

« Les hommes, disait-il à un journaliste autrichien, ont été créés pour vivre dans les forêts.

« Les villes sont aussi funestes à la santé qu'à la moralité.

« Tous les enfants que j'éleve se portent à merveille. Les plantes dégagent de l'oxygène et sont un repos perpétuel pour la vue... La réforme que j'ai établie était très simple. Mais encore fallait-il avoir le courage de l'adopter. Au début, on s'est moqué de moi. On a dit que je voulais élever les enfants à la façon des petits lapins. Mais l'expérience est là qui me justifie. »

L'école de M. Tchelniko abrite une quinzaine d'enfants qui présentent en effet l'apparence de la plus belle santé. Mais voilà. Est-ce parce qu'ils ont coutume d'apprendre leurs leçons dans l'herbe ou tout simplement parce qu'ils vivent à la campagne?

## CONSULTATION

—Et les selles?

—Ça va bien, docteur, j'en ai encore vendu trois hier.

## MOUVEMENT PERPETUEL

—Elle parle durant son sommeil.

—Elle a trop d'élan le jour pour pouvoir s'arrêter la nuit.

L'oncle à héritage est tombé malade. Le neveu accourt et, s'adressant au médecin:

—Est-ce grave?

—Oui, il y a une succession d'attaques...

—Si cela pouvait se changer pour moi en une attaque de succession!

L'ALMANACH  
DU  
"SAMEDI"  
POUR 1910

Nous tenons à vous conseiller dès maintenant d'attendre, pour acheter votre almanach, que le "Samedi" ait mis le sien en vente.

Ce sera l'almanach le plus intéressant, le plus utile et le plus instructif offert au public. Il sera abondamment illustré et sera absolument différent des autres almanachs.

Autres détails en temps et lieux.

## PETITES ANNONCES DU SAMEDI

I. **Annonces privées:** (n'ayant aucun caractère commercial): 10 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 20 cents et un coupon pour 31 à 60 mots, etc.

II. **Annonces commerciales:** 20 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 40 cents et un coupon pour 31 à 60 mots, etc.

**Nota:** Si vous n'envoyez pas de coupon le tarif est de 2 cents par mot pour **Annonces Privées** et de 4 cents par mot pour **Annonces Commerciales**.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et dans pareil cas nous retournons l'argent, en faisant connaître la raison du refus. Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à tour de rôle.

## AVIS AUX ANNONCEURS

Nous attirons l'attention des annonceurs sur le fait que nous ne publierons pas les annonces dans lesquelles l'adresse ne contiendra que des initiales ou un prénom, ou un nom supposé avec seulement la désignation de l'endroit, tel que Montréal, Ste-Adèle, Lévis, etc., parce que les lettres ou cartes ainsi adressées ne sont pas remises au destinataire, par les autorités postales, mais envoyées au bureau des rebuts.

On pourra cependant employer des initiales ou un prénom ou un nom supposé, lorsqu'on fera adresser aux soins d'une personne d'une maison de commerce ou d'une institution désignée, ou à une boîte spéciale de bureau de poste, ou à un numéro de rue. On comprendra que nous adoptons cette mesure dans l'intérêt des annonceurs comme dans celui des correspondants.

## COUPON DES PETITES ANNONCES

Accompagné de la somme de 10c ou plus, suivant le cas, ce Coupon donne droit à l'insertion d'une petite annonce dans le **SAMEDI**. (Voir conditions.)

Ce coupon est valable jusqu'au  
16 octobre.

**UNE JEUNE FILLE** châtain, désire correspondre par cartes postales avec monde entier. Réponse certaine. Ad: Gisèle, 97 du Roi, St-Roch, Québec.

**DEUX** jeunes brunettes de 17 et 19 ans désirerait correspondre avec messieurs du monde entier. Réponse prompte et assurée. Ad: Mariette et Léandra, 9a rue Robin, Montréal.

**JEUNE FILLE** brune, aux yeux noirs, âgée de 18 ans, désire échanger c. p. avec jeunes messieurs de 18 à 20 ans dans le but de faire connaissance. Ad: Mlle Antoinette Lemieux, 1179 St-Hubert, Montréal.

**JEUNE FILLE** brune, aux yeux noirs, 20 ans, désire échanger cartes postales avec jeune monsieur de 20 à 25 ans dans le but de faire connaissance. Ad: Mlle Yvonne Manie, 1179 St-Hubert, Montréal.

**JEUNE HOMME**, 19 ans, désire correspondre avec jeune fille de Montréal, de 17 à 19 ans. Correspondance sous enveloppe s. v. p. Ad: E. Trudeau, Poste restante, rue Amherst, Montréal.

## CONCOURS DE DEVINETTES

OCTOBRE

No 2



Cette femme cherche un de ces enfants. Le voyez-vous?

Cinq devinettes—une par semaine—paraîtront durant le mois d'octobre. Pour participer à ce concours on n'a qu'à découper chaque devinette et à indiquer les contours du sujet cherché. Lorsque les cinq devinettes seront parues—et pas avant—on enverra les solutions avec le coupon qui sera publié dans le numéro du 30 octobre. Les coupons seront reçus jusqu'au 8 novembre et il sera attribué, par tirage au sort, 10 magnifiques grandes gravures en couleurs.

N'envoyez aucune réponse avant que toute la série soit parue.

# Photographies d'Amateurs

## Séries de concours mensuels

### Prix et Mentions

Le département de Photographies d'Amateurs avec Concours, Prix et Mentions, ouvert dans notre REVUE POPULAIRE, est déjà un beau succès. Tous y sont conviés. Les prix sont de \$3, \$2, et \$1.

Ayez soin d'écrire lisiblement (sur le dos de chaque envoi, si possible ou sur papier à part) vos noms et adresse, de même que le sujet de la photographie. Et envoyez le tout à l'adresse suivante.

LA REVUE POPULAIRE,

200, Boulv. St-Laurent,

Montréal.

**JEUNE HOMME** de 24 ans, blond aux yeux bruns, assez passable, désire échanger cartes postales avec jeunes filles du monde entier. Cartes sous enveloppe. Jean Louis, 1281 Ontario Est, Montréal.

**JEUNE FILLE** de bonne famille aimerait à entrer en correspondance avec monde entier. Un appel spécial aux MM. de Québec, Montréal, Ottawa et St-Hyacinthe. Annonce toujours valable. Cor. anglaise ou française. Ad: Oubliée, Box 86, Rigaud, P. Q.

**JEUNE BRUNETTE**, un peu amoureuse, désire correspondre par c. p. avec jeunes messieurs et demoiselles du monde entier. But? devinez! Mlle Blanche Bellamour, 14 Spruce, Lewiston, Maine.

**JEUNE BRUNETTE**, aux yeux bleus désire correspondre par cartes postales avec messieurs du monde entier. Réponse prompte et assurée. Ellane E. N. Robert, Poste restante, Montréal, Qué.

**JEUNE FILLE** brune désire échanger c. p. avec garçons de 20 à 22 ans. But sérieux. Ad: Victoria F..., 850 Ave de l'Épée, Outremont, Qué.

**UN JEUNE HOMME** de bonne famille échangerait correspondance avec demoiselles instruites et distinguées. But: "donner un oeuf, pour avoir un boeuf." Ad: Retour à Montréal, No 1049 Sanguinet, Ville Saint-Louis, Montréal.

**MESDEMOISELLES**, je répondrai par premier courrier à toute carte postale sous enveloppe que vous voudrez m'envoyer. J'accepte tous genres, répondrai par genre désiré. Venez vite. Jos. Lavallée, Métabetchouan, Lac St-Jean.

## Divers

**CHIROMANCIENNE** Française. Mme Léonore, élève de la célèbre Mme de Thèbes, de Paris, dit le présent, le passé et l'avenir. Heures, 1 à 9 p. m., 440 avenue Mont-Royal.

**TERRAINS** rue St-Denis, 50 x 127 à vendre ou à échanger. Belle occasion. S'adresser à M. F. Poirier, 200, Boulevard St-Laurent. jno

**AGENTS DEMANDES.** On demande des agents pour vendre des pièces d'Or de 25c, 50c et \$1.00. Bonne commission payée. On achète les pièces d'Or de \$1.00. Bon prix payé. Union Stamp & Coin, St-Roch, Québec, Canada.

**SCIENCES OCCULTES.** Tous mes élèves sont priés d'envoyer maintenant leurs correspondances au No 29 Adams Avenue, Central Falls, R. I. Je ne me charge plus du traitement des malades, mais j'enseigne seulement l'art de guérir, ainsi que le magnétisme personnel, la psychologie, etc., la méthode la plus courte et la plus facile. Incluez un timbre pour la réponse. Mme Gendron.

En vérité toutes les vertus sont, je crois contenus dans un seul mot: aimer!—Ernest Legouvé.

# BAnQ NUMÉRIQUE

## *Page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ  
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

[https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire\\_reference/index.html](https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html)

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque  
et Archives  
nationales**

Québec 